

Pasteur Marc BOEGNER

Membre de l'Institut

LE CHRÉTIEN
ET
LA SOUFFRANCE

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

Pasteur Marc BOEGNER

Membre de l'Institut

LE CHRÉTIEN
ET
LA SOUFFRANCE

SIX PRÉDICATIONS DE CARÊME 1955

suivies de la

MÉDITATION DU VENDREDI-SAINT

prononcées en l'Église réformée de Passy

PARIS

ÉDITIONS BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte (VI^e)

1955

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SUR VÉLIN CRÈVECŒUR DU MARAIS
10 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 10
ET 5 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS H. C.

Copyright by Éditions Berger-Levrault, 195

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous pays

AVANT-PROPOS

Il serait superflu, me semble-t-il, de préciser, en tête de ce recueil, l'intention qui m'a conduit à traiter, dans mes prédications de carême de cette année, du chrétien et de la souffrance. La première l'indique clairement. Qu'il me soit simplement permis de remercier tous ceux de mes auditeurs qui, d'une manière ou de l'autre, ont bien voulu m'assurer que la méditation d'un si grave sujet leur avait apporté quelque aide dans leur propre souffrance. Pour répondre au désir qu'un grand nombre d'entre eux m'ont exprimé, je publie ces pages sans leur apporter des retouches cependant nécessaires. Le temps limité que m'accorde la Radiodiffusion française, si obligeante par ailleurs, m'a contraint à de regrettables omissions qu'il eût été préférable de réparer dans le texte imprimé. Mais alors, quand aurais-je eu la possibilité de le donner à ceux qui l'attendent?... Que Dieu, dans sa bonté, daigne se servir de ce petit livre pour amener de mes lecteurs à s'engager, quelle que soit

*leur souffrance, sur le chemin où
apaisée et transfigurée par la
de son amour et éclairée par la
lumière de la Résurrection!*

Juin 19

I

LE MYSTÈRE
DE LA SOUFFRANCE

Pourquoi suis-je sorti du sein
maternel pour voir la souffrance
et la douleur?

Jérémie 20 : 1

Au moment où, pour la vingt-quatrième fois, je monte dans cette chaire pour prêcher les sermons d'un nouveau carême, je veux exprimer très simplement à mes auditeurs — qu'ils soient ici dans ce sanctuaire ou dispersés à travers la France et d'autres pays — l'émotion que j'éprouve à aborder avec eux le sujet que j'ai proposé à leur méditation. Il y a déjà vingt ans, contemplant *le Christ devant la souffrance et devant la joie* (I), nous avons entrevu le chrétien aux prises avec la souffrance. C'est ce chrétien que nous regarderons cette année non pas seulement lorsqu'il souffre lui-même

mais aussi en face de la souffrance des hommes plus encore devant la souffrance de son Seigneur Jésus-Christ. Le chrétien, non pas l'homme, la femme qui se contente de se rattacher à l'une ou à l'autre des confessions chrétiennes par une adhésion intellectuelle à un dogme ou par une *pratique* religieuse n'engrène pas avec la vie réelle, mais le chrétien qui vit tout ce que ce nom porte en lui de révélation d'amour et de pardon, de vocation à la sainteté et à la vie éternelle, qui « prend au sérieux le christianisme », selon le mot de Kirkpatrick et demande inlassablement à Dieu la grâce de croître dans la fidélité à Jésus-Christ.

Je vous parlerai donc de votre souffrance car on ne saurait discourir de la souffrance comme d'une abstraction. N'avez-vous déjà, vous tous qui m'écoutez, cheminé en compagnie de la souffrance? Peut-être est-elle entrée pour toujours dans le tissu de votre être? Si diverses que soient nos souffrances nous les mettrons en commun, non seulement comme des hommes meurtris dans leur chair, dans leur cœur ou dans leur conscience mais comme des chrétiens qui ne peuvent concevoir que quoi que ce soit de leur existence ne soit pas éclairé par la lumière du Christ.

Et puis nous nous approcherons des hommes et de nos frères qui souffrent et nous nous interrogerons si, dans la mesure même où nous sommes chrétiens, nous n'avons pas une responsa-

particulière à leur égard. Comment, en communiant à la souffrance des hommes, en vivant notre propre souffrance, ne serions-nous pas ramenés sans cesse à la souffrance de la Croix? C'est elle qui, dévoilant à nos regards le mystère de la souffrance, nous révélera le secret de sa transfiguration.

Qui suis-je pour essayer de vous guider dans la méditation d'un si redoutable sujet? — Un chrétien qui est entré dès longtemps à l'école de la souffrance, et qui y est encore. Un pasteur aussi, qui a beaucoup vu souffrir. Ah! que Dieu m'aide à ne toucher à votre souffrance que d'une main délicate, avec dans mon cœur quelque chose de la tendresse de Jésus-Christ!

I

Le mystère de la souffrance! « Pourquoi parler d'un mystère? pensez-vous peut-être; la souffrance n'a rien de mystérieux; elle est le fait brutal, cruel, souvent injuste et atroce, à quoi se heurtent tôt ou tard la plupart des hommes, ou plutôt qui, parfois de la façon la plus soudaine, vient bouleverser, ravager leur existence ».

Assurément la souffrance est un fait, et nous allons la regarder en face. Et ce fait nous contraint de poser des questions où notre foi chrétienne est tout entière engagée.

Mais qui donc peut répondre à ces questions

sur notre souffrance, sinon la Parole entendue dans la Bible, sinon Jésus-Christ. Parole faite chair? C'est la Bible qui nous dira que la souffrance n'est pas seulement un fait, pas seulement un problème, pas seulement un scandale, mais qu'elle est un mystère, pas au sens populaire, mais au sens religieux, théologique du mot, un mystère dont Dieu peut nous révéler la véritable signification.

Avez-vous jamais réfléchi au fait que le chrétien qui lit la Bible, avant même de connaître la souffrance de sa propre vie, apprend peu à peu à vivre dans l'intimité des hommes et des femmes qui souffrent. Nous disons que la Bible est le livre où Dieu parle à l'homme. Elle est aussi le livre où les hommes souffrent, pleurent, gémissent et crient. La souffrance humaine s'étale au long des pages. Malades, infirmes, mourants, prisonniers, exilés, cœurs déchirés par le deuil, souffrance du doute ou du remords, détresses des veuves, douleurs des croyants qui se reconnaissent pécheurs, angoisses des serviteurs de Dieu qui se heurtent à l'incrédulité de leur monde, et puis en arrière du tableau, souffrances anonymes des victimes innombrables de la violence, des famines et des guerres, populations vouées à l'interdit et massacrées par obéissance au Dieu d'Israël, femmes enceintes devenues soldats ivres de sang ouvrent le ventre, puis encore, après que la souffrance r

trice ait été vécue sur le Calvaire, la souffrance des premiers chrétiens persécutés, la souffrance de l'apôtre Paul à qui, à l'entendre lui-même, aucune forme de la détresse physique ou morale n'a été épargnée. En vérité, en écoutant la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse, où nous percevons encore l'écho des grandes tribulations d'ici-bas, nous sommes bien près de souscrire à la parole de Job : « L'homme est né pour souffrir (1). »

Hélas ! quand nous regardons le monde d'aujourd'hui, nous le trouvons étrangement semblable à celui dont la Bible nous donne la vision. Notre monde est un monde d'hommes qui souffrent. Certes, des gens heureux ou paraissant tels, se laissent découvrir çà et là. Mais que savons-nous des drames cachés qui se jouent derrière les façades ? et d'ailleurs la souffrance ne les attend-elle pas à l'un des prochains tournants de leur chemin ?

Peut-être l'un des traits les plus frappants de notre monde rapetissé par la rapidité des communications entre les hommes est-il la connaissance de plus en plus précise des immenses détresses collectives dont souffrent des multitudes humaines ? La sous-alimentation qui est, dit-on, l'atroce privilège de deux créatures humaines sur trois, donne lieu à une science nouvelle : la géopolitique de la faim. Quel est

(1) Job 5 : 7.

le voyageur, arrivant dans une grande ville de l'Inde, qui n'a pas ressenti un choc profond en se voyant entouré d'une foule où d'incompréhensibles visages portent les stigmates de la faim? A ce spectacle le chrétien se sent immergé par la détresse humaine, mais il voit aussi la terrible responsabilité des riches dont les citoyens mangent à leur faim.

Notre génération restera sans doute dans l'histoire comme l'une de celles — nous ne connaissons pas l'avenir — qui auront cruellement souffert. Deux guerres mondiales sans parler des autres en Corée ou en Indochine ont accumulé les deuils, les blessures toujours douloureuses, et les morts précédés d'affreuses souffrances. Mais ce n'est pas tout dire. L'art de faire souffrir les hommes et les femmes, les enfants, a été porté par les hommes, à une sorte de perfection. Il y a parmi vous peut-être qui en gardent dans la chair et dans leur cœur le signe tragique. Pour les autres, il est possible d'entrevoir le comble de l'horrible en lisant, dans le recueil intitulé *Tragédie de la déportation* (1), des témoignages de survivants des camps d'extermination.

Aucun mot ne peut exprimer ce que l'on éprouve à entendre les rescapés de ces camps de détresse, d'angoisse et de tortures. Et c'est la souffrance de voir hommes et femmes co-

(1) Paris, Hachette.

nés aux pires avilissements, jetés dans une lutte bestiale, dans une jungle où la défiance, l'envie, la haine rendaient ennemis implacables des victimes du même martyr! Nous verrons bientôt qu'à travers les plus épaisses ténèbres peuvent filtrer de surnaturelles lumières. Mais combien de malheureux, alors, ont dû répéter, chacun à sa manière, le pourquoi de Jérémie : « Pourquoi suis-je sorti du sein maternel pour voir la souffrance et la douleur (1) ? »

Ainsi, à l'enseignement de la Bible, s'ajoute, pour le chrétien, le spectacle du monde qui se déroule sous ses yeux. Sa propre vie est là, cependant, qui porte en elle l'expérience immédiate de la souffrance. Quand, comment y a-t-elle pénétré? Alors qu'il était encore enfant, et que, par sa faute ou non, il souffrait de l'incompréhension de ses plus proches? Plus tard, lorsqu'après s'être offert à tous les plaisirs, il a éprouvé je ne sais quel dégoût de lui-même? Ou bien est-ce la maladie, la longue maladie qui a soudain brisé ses espoirs, exigé l'allongement, les soins de l'hôpital ou du sana, la séparation d'avec tout ce qu'il aimait? Et si la santé n'a pas été atteinte, si les premières joies du foyer ont été savourées, n'y a-t-il pas des démons qui s'acharnent à corrompre les bonheurs familiaux qui semblaient le plus

(1) *Jérémie* 20 : 18.

assurés? Ailleurs n'est-ce pas tout à coup le mort dont le brusque passage a jeté l'édifice de tendresse et d'harmonie? Impossible d'énumérer les formes infiniment diverses de notre souffrance. Chacun connaît la sienne, elle peut être multiple. Et chacun en sent l'air au plus intime de sa chair ou de son âme. Chacun de vous à qui je parle ce soir, sans doute est seul à vraiment connaître sa souffrance. Et sans doute est-ce une nouvelle épreuve, celle de la solitude où nous enferme notre souffrance? Plus encore que la souffrance du mort, c'est notre souffrance la plus personnelle qui nous donne la tentation de souscrire à la condamnation de Job : « L'homme est né pour souffrir (1) ! »

II

Pourquoi? Voilà la question que notre souffrance et la souffrance qui nous entoure nous sans cesse jaillir de notre cœur! Comment l'on croit en Dieu, en un Dieu tout puissant qui est un Dieu de justice et d'amour, pourrions-nous ne pas avoir cette foi sommes chrétiens? — comment ne pas se — ou plus exactement ne pas lui poser les questions que la souffrance suscite dans notre conscience ou notre cœur scandalisés.

Oui, scandalisés, parce qu'à travers la

(1) Job 5 : 7.

france des hommes nous voyons surgir le problème du mal et que ce grand désordre, qui trouble la création tout entière, nous *semble* contredire avec violence notre foi au Dieu de l'Évangile. « Le mal est le scandale du monde, a écrit le philosophe Lavelle. Il est pour nous le problème majeur; c'est lui qui fait pour nous du monde un problème. Il nous impose sa présence sans que nous puissions la récuser. Il n'y a point d'homme à qui elle soit épargnée. Elle exige que nous cherchions tout à la fois à l'expliquer et à l'abolir (1). »

Nous retrouverons ce tragique problème au cours de nos entretiens, bien qu'il n'en soit pas le sujet. Mais, comme à Job et à tant d'autres, il s'impose à nous dans l'interrogation même que nous arrache notre souffrance.

Pourquoi? Le chrétien cherche dans sa Bible la réponse à ce pourquoi. Et voici qu'il y rencontre d'autres pourquoi, proférés par des prophètes, par des psalmistes, par Job surtout, c'est-à-dire par des croyants dont la vie n'a d'autre but qu'une totale obéissance à la volonté de Dieu. Il les écoute et il découvre qu'ils s'enhardissent jusqu'à demander des comptes à Dieu.

« Pourquoi affliges-tu ton serviteur? » interroge Moïse (2)... « Pourquoi as-tu fait du mal

(1) LOUIS LAVELLE, *Le Mal et la Souffrance*, 1940, p. 31.

(2) *Nombres* II : II.

à ce peuple (1)?... « Pourquoi dois-tu être dans la tristesse (2)? » demande l'Éternel. Et Jérémie : « Pourquoi ma souffrance est-elle continuelle? Pourquoi ma plaie est-elle incurable et ne veut-elle pas se guérir? » Habakuk : « Pourquoi me fais-tu voir ta colère et contemples-tu l'injustice (4)? »

Mais voici Job enfin, Job surtout, pourquoi qu'il jette à son Dieu :

Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui est dans l'obscurité
Et la vie à ceux qui ont l'amertume
Qui espèrent en vain la mort,
Et qui la convoitent plus qu'un tigre
Qui seraient transportés de joie
Et saisis d'allégresse s'ils voyaient le Seigneur
Je dis à Dieu : ne me condamne pas
Fais-moi savoir pourquoi tu me prends en pitié
Pourquoi m'as-tu fait sortir du sein de la terre
Pourquoi caches-tu ton visage
Et me prends-tu pour ton ennemi?

Quelle libération ces paroles de foi ont apportées à tant de cœurs chrétiens! Et comprenons l'apostrophe que Dieu adresse à Job : « Tu n'as pas fraudé quand tout s'effondrait autour de toi »

(1) Exode 5 : 22.

(2) Psaume 42 : 10.

(3) Jérémie 15 : 18.

(4) Habakuk 1 : 5.

(5) Job 3 : 20-22.

ta voix fut celle du souffrant, le cri de l'écrasé, la clameur de l'angoisse et un apaisement pour tous ceux à qui la douleur clôt la bouche; tu fus le fidèle témoin de toute la détresse et de tous les déchirements que peut contenir un cœur, le porte-parole osant se plaindre « dans l'amertume de son cœur » et contester avec Dieu (1). »

A ces *pourquoi* entendus dans la Bible, la Bible propose plusieurs réponses, mais il arrive aussi que nous n'y entendions que le silence.

L'une des réponses de Dieu, la plus ferme et la plus constante, est qu'une part de la souffrance est le fruit et tout à la fois le châ-timent du péché. De la première à la dernière page de la Bible le péché apparaît indissolublement lié à la souffrance. Dieu a voulu qu'il en soit ainsi : le péché, transgression de sa loi, doit être puni. Le Dieu de la Bible annonce à la femme désobéissante qu'elle enfantera dans la douleur, à l'homme, complice de sa faute, que ses labeurs seront désormais accompagnés de souffrance, au frère meurtrier qu'il sera errant et vagabond sur une terre qui le maudira (2).

Suivez, à travers la Bible, sur leurs chemins douloureux, les fils d'Adam et de Caïn. Sans

(1) KIRKEGAARD. *La Rébâtition*. Paris, 1922, p. 142.

cesse vous les verrez, selon la parole de Paul, moissonner ce qu'ils ont semé. Le malheur poursuit ceux qui péchent et nous au livre des Proverbes (2). Et les croyants d'Israël le regardent comme une punition. « Tu châties l'homme en proportion de son iniquité (3) », reconnaissent les prophètes et le roi David. Mais David lui-même qui a commis un crime, n'avait-il pas vu que, toujours, le mal appelle son châtiment?

*J'ai péché contre toi seul,
Et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux,
En sorte que tu seras juste dans ta sentence,
Sans reproche dans ton jugement (4)*

Le péché de l'homme n'a pas seulement une conséquence inéluctable et pour lui-même une propre souffrance. Il entraîne souvent la souffrance des autres, et cela d'autant plus que le mal se propage comme une infection. Israël a fait la tragique expérience. Toute souffrance révèle la grande loi de la solidarité. Dans le péché et dans le châtiment, comme dans l'élection et dans la délivrance. Les souffrances humaines sont solidaires les unes des autres dans la désobéissance comme dans l'obéissance à la loi divine et c'est ce que si-

(1) Galates 6 : 7.

(2) Proverbes 12 : 2.

(3) Psaume 39 : 12.

(4) Psaume 51 : 6.

paroles du Décalogue : « Je punis l'iniquité des pères sur les enfants... Je fais miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements (1). »

Jésus a trouvé, dans les Écritures saintes de son peuple, l'affirmation du lien, voulu de Dieu, entre le péché et la souffrance. Elle pénètre son enseignement en particulier dans ses paraboles.

Pourquoi l'enfant prodigue souffre-t-il? Parce qu'il a péché : son péché est châtié. Pourquoi le mauvais riche souffre-t-il là où la mort vient de l'introduire? Parce qu'il a péché : son péché est châtié. Pourquoi les maudits du jugement dernier souffriront-ils? Parce qu'ils ont péché : leur péché sera châtié.

Ainsi, Jésus a faite sienne la première réponse de la Bible aux pourquoi de l'homme : la souffrance peut être, elle est souvent un châtiment du péché. Le chrétien qui souffre ne doit-il pas dès lors se demander si, à l'origine de sa souffrance, il n'y a pas le péché — et peut-être son péché? C'est son Maître lui-même qui l'incite à cette recherche qui doit l'amener, conduit par la lumière du Saint-Esprit, jusque dans les dernières profondeurs de sa conscience.

Reconnaissons toutefois que cette réponse première ne suffit pas à apaiser le trouble ou la détresse de tous ceux qui demandent *pour-*

(1) Exode 20 : 5-6.

quoi. Aussi bien la Bible dit-elle au chrétien qui l'interroge.

La souffrance, châtement du péché. Mais châtement dont Dieu envoie la punition pour faire rentrer en lui-même celui qui a désobéi à sa volonté, pour éveiller la conscience, pour le persuader d'écouter la voix que Dieu lui pose et qui est la question de sa vie.

Pourquoi souffres-tu, Jacob? tu as péché, oui, certes! Mais *parce que* tu as péché. C'est au travers de ta souffrance que Dieu te fasse entreprendre l'exploration des régions secrètes de ton âme, les régions où tant d'hommes se refusent à aller, afin que tu apprennes à écouter la voix que le Dieu de tes pères t'adresse, à accomplir sa promesse et ses exigences, à vivre par la foi, et à devenir, au creusement de ta souffrance, un père des croyants.

Pourquoi souffres-tu, David? tu as péché, oui certes! Mais *parce que* tu as péché. C'est au travers de ta souffrance accomplie en sacrifice de purification, qu'elle prépare le cœur des serviteurs du Seigneur, pour que Dieu leur fasse rendre la joie de son salut en accomplissant son sacrifice. Car si ton cœur contrit et brisé (1)

Ainsi transparait à travers la

dessein miséricordieux de Dieu. L'enseignement de Jésus s'accorde ici avec la révélation de l'Ancienne Alliance. La parabole de l'enfant prodigue le montre clairement. Il souffre, ce fils ingrat, ce joyeux débauché d'hier devenu l'affamé d'aujourd'hui, et sa souffrance est son châtiment. Mais elle est autre chose aussi. Parce qu'il souffre de la faim il est conduit à rentrer en lui-même, à retrouver au delà des souvenirs impurs l'image longtemps effacée de la maison paternelle. Et, dans la souffrance morale qu'elle lui cause, naissent en lui la conviction qu'il a péché et la décision de retourner au foyer de son enfance et de dire à son Père : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils (1). »

Alors « le châtiment cesse d'être le sceau mis à la révolte et devient la prophétie de la miséricorde » (2).

III

Les réponses que nous venons d'entendre ne font cependant pas taire nos pourquoi. Et il en a été de même pour des hommes dont la Bible nous montre la souffrance. Dans la lumière de Dieu, à laquelle ils présentent leur

vie, ils n'ont pas toujours discerné leur souffrance et le péché, le leur et les autres. Alors pourquoi souffrent-ils ces souffrances incompréhensibles qui détruisent en un instant une sécurité, une paix qu'on aura peine à préserver? N'y en a-t-il pas parmi eux comme les croyants dont je parle, jetés d'un seul coup dans un abîme de douleur? On voudrait connaître et demande une raison, on appelle. Personne ne répond : c'est le silence.

« J'ai crié, et tu n'écoutes pas », dit le prophète (1). « Je crie, et tu ne me réponds pas », pleure un psalmiste (2). « Quand j'appelle moi », exige un autre (3). Malachie déclare : « Dieu ne répond pas au Silence qui donne à ceux qui souffrent l'angoisse affreuse que Dieu se fait le malheur de ses fidèles. « Pourquoi te tiens-tu éloigné? » entendons-nous le psaume. « Pourquoi te caches-tu dans la détresse? (5) » Ne vous est-il pas venu que votre pauvre cœur déchiré ne peut vain le cœur de Dieu, de répondre d'Ésaïe : « Tu es un Dieu qui

(1) *Habakuk* 1 : 2.

(2) *Psaume* 22 : 8.

(3) *Psaume* 4 : 2.

(4) *Michée* 3 : 7.

(5) *Psaume* 10 : 1.

(6) *Ésaïe* 45 : 15.

Et pourtant ces hommes, que nous venons d'entendre crier à Dieu, reçoivent parfois une réponse. Ils demandent des causes, des raisons, qui leur ôtent le droit d'avoir des doutes sur la puissance, la justice ou la sainteté de Dieu. C'est précisément ce qu'Il leur refuse. Il leur donne quelque chose de tout autre, il leur répond non par une explication mais par sa *présence*. Et tout à coup, ils se découvrent bien au delà de leurs pourquoi, transportés dans un domaine où comme l'écrivait naguère un publiciste catholique, « il ne peut plus être question de « dialectique » ni de « solutions », car toutes nos questions y reçoivent une réponse qui n'est plus une *explication*, mais une *présence* (1). »

« Dieu sait pourquoi, et cela doit nous suffire », écrivait tout près de la mort une chrétienne qui avait cruellement souffert. Comment était-elle arrivée à dire *cela*? Parce qu'elle avait accueilli, comme la réponse qui comble tous les besoins d'explication « la présence *constante* de Dieu, du Père qui aime et qui conduit jour après jour (2). »

Certitude victorieuse, qu'un F. W. Robertson avait vue, lui aussi, s'affermir au milieu d'insupportables souffrances :

(1) *Pourquoi la souffrance?* par A. M., dans *la Vie intellectuelle*, 10 juillet 1934, p. 55.

(2) *Dieu sait pourquoi*, Lettres de Suzanne Hoffmann-de-Visme, Genève, 1934.

Je ne suis qu'un enfant qui élève ses bras dans les ténèbres, disait-il, et qui se plaint en langage que ses cris; toutefois les ténèbres ne me font pas peur. Nous sommes en face de mystères effrayants; mais Dieu est la lumière qui éclaire la nuit la plus sombre (1).

Oui, cela est souvent vrai. Mais d'autres ont éprouvé le sentiment de l'absence que leurs prières ne rencontrent pas. Quelques-uns des saints authentiques de l'histoire de l'Église ont été versés dans des déserts où ils étaient complètement enveloppés et pénétrés d'épaisses ténèbres. Ils demandent, à vous qui m'écoutez, n'avez-vous pas vécu, ne vivez-vous pas peut-être un moment une de ces périodes d'absence spirituelle où, la chair malade ou le cœur brisé, on n'a plus la force et peut-être même on ne veut plus le désir d'apporter ses prières à un Dieu muet que vous découvrez soudainement. Ah! qu'au moins dans ces heures de solitude la vision de la Croix se présente à l'esprit et que retentisse en nous le tragique appel du Calvaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? (2) »

(1) Cité par ROSTAN, épigraphe des *Études sur la*

(2) *Matthieu 27 : 46.*

IV

Et nous voici devant le mystère de la souffrance. Un mystère, c'est-à-dire au sens théologique du mot, « une vérité cachée en Dieu... dont la connaissance ne peut nous venir que par voie de révélation (1) ». C'est en ce sens que Jésus parlait à ses disciples du mystère du royaume de Dieu (2) et l'apôtre Paul du mystère caché pendant des siècles et qui a été révélé dans le Christ (3). Le mystère de la souffrance nous est dévoilé sur la Croix. La souffrance nous y est révélée dans son indissoluble union avec l'amour.

Oh ! je le sais, semblable affirmation peut paraître un blasphème. « Dites-nous que la souffrance est liée au péché, à la haine, à l'impureté, au mensonge, à la guerre. Mais pas à l'amour ! »

Comme je comprends ces sursauts de la conscience et du cœur ! Mais que puis-je faire autre chose que confesser la foi sur quoi se fonde, mais non, pas seulement ma pauvre expérience personnelle, mais l'expérience d'innombrables chrétiens ?

Et d'abord, oui, sur la Croix le Christ endure sa souffrance par amour. Que la Croix soit un

(1) *Dictionnaire de Théologie catholique*, vol. X, col. 2586.

(2) *Marc* 4 : 11.

(3) *Romains* 26 : 25 ; *Colossiens* 1 : 26 ; *Éphésiens* 3 : 9.

crime commis par le fanatisme, l'envie et la méchanceté des hommes, le contestera. Mais la Croix n'a été élevée que parce que le Christ n'a jamais voulu pour éviter la mort, à moins d'aimer à la mort à qui il entendait manifester, dans sa splendeur, l'amour de son Père pour les pécheurs. C'est parce que, comme Jean, il a aimé les hommes jusqu'à la mort (1), c'est-à-dire jusqu'au point duquel l'amour ne peut se dépasser, qu'il est monté à Golgotha. « Personne ne m'ôte la vie », a-t-il dit un jour (2). Et ce sacrifice par amour pour Dieu et pour les hommes a été renouvelé sans cesse pendant le règne de Jésus, accompli pleinement sur la croix, et toujours été accompagné de la souffrance.

N'anticipons pas cependant ce qui n'apparaîtra plus tard en pleine clarté. Car, chrétiens, nous approchons le jour où la souffrance, nous le voyons éclairé par la lumière que rayonne la croix du Calvaire sur tous ceux que la victoire de Pâques illumine. « De siècle en siècle, que, sur le Calvaire, était en Christ, réconciliant le monde, l'amour même (3) ».

L'amour qui se donne pour sauver le monde, pas que, dans un monde de péché

(1) *Jean* 13 : 1.

(2) *Jean* 10 : 18.

(3) *II Corinthiens* 5 : 19.

devant de la souffrance et même de la mort. Plus encore, il sait que la souffrance est liée à sa vocation d'aimer. Et, s'il ne cherche pas la souffrance pour elle-même, il l'accueille et, dirai-je, il l'épouse comme la compagne inséparable du véritable amour.

« Le disciple n'est pas plus grand que son maître, (1) » a dit Jésus. S'il veut marcher sur la voie royale de l'amour de Dieu et des hommes, le chrétien sera appelé lui aussi à connaître la souffrance.

Un autre élément du mystère nous est encore révélé. Là où Dieu est adoré, où le Christ est aimé, la souffrance, quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, devient peu à peu — oh ! souvent au prix de luttes douloureuses — l'offrande que le chrétien présente à son Seigneur. Le mystère, c'est que ce qui mutile la chair ou déchire le cœur, fasse entendre, sans que cesse la souffrance, un appel à l'action de grâces et à la consécration.

Je n'oublierai jamais l'exemple reçu d'une femme chrétienne dont la vie n'a été qu'une longue souffrance. Très gravement menacée dans sa santé, trahie à son foyer, elle s'était révoltée contre le Dieu à qui, dans sa jeunesse, elle avait donné sa foi. Mais, comme l'enfant prodigue de la parabole, le chemin de sa révolte la ramena un jour à la maison paternelle, je

(1) *Matthieu* 10 : 24.

veux dire à une foi chrétienne, à l'angoisse et la douleur. Elle ne pour-
 cependant que le Dieu d'amour a subi de
 lourdes épreuves. « Oui, à travers
 déployait sa grâce dans sa vie; Satan,
 Satan, l'auteur de tout ce qui broyait
 Et puis un jour — c'est, je crois bien
 fois que je la vis — devenue tout à
 presque aveugle, souffrant dans son
 encore que dans son corps elle m'ap-
 rends grâces à Dieu pour toute la
 qu'Il m'a envoyée. Sans elle je n'aurais
 pris conscience de mon véritable de-
 être que je ne souffre pas encore
 vivre vraiment dans l'intimité de Je-

Mystère de la souffrance qui découle
 gence de l'amour rédempteur!
 l'amour qui s'incarne dans la
 Mystère de la créature humaine
 souffrance qu'éclaire la Croix
 reçoit la vocation de souffrir avec
 pour Jésus-Christ! Ne pensez-vous
 frères, que nous nous sommes engagés
 d'hui dans une méditation qui
 conduire à une nouvelle vision de
 souffrance, à une compréhension plus
 que, par elle, Dieu veut accomplir
 à une résolution plus ferme de
 l'offrande chaque jour? — C'est
 demande à Dieu de mettre en chair
 l'espérance.

II

LA SOUFFRANCE DU CHRÉTIEN

Nous savons que, comme vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation.

II *Corinthiens* I : 7.

Je voudrais que les paroles qui seront dites ici ce soir n'eussent rien d'une prédication. Ce qu'attendent les chrétiens qui souffrent, ce n'est pas un sermon mais une visite fraternelle qui leur apporte un peu de compréhension et de sympathie au vrai sens du mot, c'est-à-dire de communion à leur souffrance. C'est cette visite que je désire vous faire. Des chrétiens qui souffrent, il y en a, je le sais, partout où ma voix atteint des cœurs : dans ce sanctuaire où je n'ai aucune peine à individualiser bien des douleurs, et puis, là où vous êtes, près de votre poste, seul ou deux ou trois, peut-être, en tout cas meurtri, dans votre cœur ou dans votre corps. Je discerne tant de visages lointains mais attentifs, j'entends battre tant de cœurs

ouverts au message que j'ai demandé pour vous. Puis-je me tenir simplement près de vous, et vous parler comme à un frère ou à une sœur en souffrance et en détresse ?

C'est donc une conversation que nous engageons aujourd'hui. C'est alors que je vous parlerai de votre souffrance, que je prendrai dans votre pensée et dans celle de vos frères et de vos sœurs. Je m'adresse en même temps qu'à vous, car ce serait beau si, pendant les instants de souffrance, nous sommes ensemble bien que séparés de corps, nous formions une vivante communauté de chrétiens unis dans la souffrance, et unis à Celui dont ils veulent être les disciples.

I

La souffrance du chrétien ? En est-elle de celle des hommes qui ne possèdent pas la foi ? — La pauvreté, le chômage, les deuils les plus cruels, les épreuves inattendues et les moins compréhensibles, qui frappent les chrétiens comme les autres, qui rongent les chrétiens comme les autres, qui rongés par un cancer, ils commencent à mourir, comme les autres, dans la détresse des réfugiés et des prisonniers, qui voient mourir leur enfant ou la femme de leur vie comme les autres hommes. Mais, pas, je l'espère, de ces chrétiens, hélas ! si peu nombreux, qui, s'étant convertis à Christ, s'étonnent d'être atteints

malheurs que les incroyants ! Vous ne pensez pas, comme l'osent quelques-uns, que, parce que le Christ a souffert pour nous, nous devrions être à l'abri de la souffrance. Non, non, la souffrance ne fait aucune distinction entre les croyances religieuses ou les idéologies sociales. C'est l'argent, hélas ! qui établit une ligne de séparation : d'un côté les pauvres, avec toutes les souffrances qu'entraîne la pauvreté et en plus les souffrances des autres ; de l'autre les riches — tous ceux qui sont riches à côté des pauvres, à qui leurs ressources permettent de vivre à l'abri de certaines formes de la souffrance. Il en est ainsi même dans nos Églises : les chrétiens pauvres connaissent des épreuves qu'ignorent toujours leurs frères fortunés, et que parfois ceux-ci ne soupçonnent pas.

Sous cette réserve, constatons simplement qu'à l'intérieur d'une même classe sociale, entre tous les hommes, croyants ou incroyants, il y a égalité dans la souffrance.

« Ce n'est pas parce que nous sommes chrétiens que nous souffrons autrement que les autres », lisais-je récemment dans une lettre ; « nous avons comme eux un si grand besoin de compréhension humaine, d'affection. »

Il me semble que ces lignes expriment une pensée qui nous est commune. Les distinctions humaines s'effacent à l'heure de la souffrance. Nos larmes ne portent aucune étiquette politique, sociale ou religieuse. J'ai connu des

chrétiens et des athées que les horreurs des gaz, dans la première guerre mondiale, ont également. Devant un petit enfant ou qui râle tous les parents ont le cœur percé d'un même coup de poignard. Ce sont les mêmes pauvres hommes que nous sommes, nous sommes aux prises avec la souffrance physique ou morale — il nous est difficile d'être aimés.

Nous souffrons donc, nous chrétiens, comme tous les hommes. Cela est vrai. Et au risque de vous surprendre, je confirme cette affirmation par trois vérités fondamentales : si vraiment nous essayons d'être de vrais chrétiens, nous souffrons *moins* que ceux qui ne sont pas à la fois *davantage* que ceux qui ne sont pas notre foi. Et, en tout cas, nous souffrons *autrement*.

Et d'abord nous souffrons moins. Cela ne signifie pas, par exemple, que nous sommes insensibles à la grâce d'une organisation nerveuse et sensible à certaines souffrances. Mais, si nous sommes chrétiens, il y a des souffrances qui ne prennent plus ou qui prennent moins place dans notre vie.

Il m'est arrivé souvent de voir des hommes, s'ils s'y appliquaient, faire économiquement l'économie d'une bonne part de leur souffrance qui met le trouble dans leur vie et l'amertume dans leur cœur. Lorsque

de la souffrance nous pensons le plus souvent aux grandes épreuves qui marquent profondément notre existence. Mais la vie quotidienne nous apporte sans cesse de petites épreuves ou de petites souffrances. Et ne croyez-vous pas qu'un bon nombre d'entre elles sont dues en partie tout au moins, aux tendances de notre caractère, à notre irritabilité, à notre susceptibilité — que nous décorons du nom de sensibilité — à nos soucis exagérés, à notre esprit inquiet, soupçonneux, méfiant, à notre maladie des scrupules, à nos jalousies plus ou moins mesquines, à notre vanité ou à notre constante recherche de nous-même, à notre refus de pardonner à ceux qui nous ont offensés?

Êtes-vous sûrs qu'il n'y ait pas ainsi, dans votre vie, des souffrances vaines, que vous devez vous efforcer d'éliminer de plus en plus complètement, vous gardant de faire comme quelques chrétiens de ma connaissance qui semblent prendre plaisir à cultiver les côtés fâcheux de leur nature, qui voient tout en noir, critiquent les hommes et les événements, rejettent sur le prochain la responsabilité de ce qui va mal pour eux-mêmes, ou se plaignent sans cesse de ne pas voir reconnue de tous la valeur qu'ils s'attribuent. « Si quelqu'un est en Christ, écrivait saint Paul, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles. » Êtes-vous chrétiens ou non? Si vous l'êtes, ou tout au moins si vous voulez l'être, ne consentez

pas à traîner avec vous sur le chemin de votre vie toutes ces souffrances inutiles, ne laissez pas votre vie chrétienne, que vous devez garder, retomber dans les restes du « vieil homme » qui doit être éliminé. Vous le savez bien, pour que vous puissiez vivre de la vie du Christ. Mais donnez-vous à cette tâche avec un consentement total?

Les maux que les événements et les circonstances nous imposent sont assez nombreux et assez cruels pour que nous ne laissions pas nos souffrances, dûes à ce que nous sommes, s'accumuler et ne devrions plus être, encombrés par elles.

Vous me direz que je vous demande un effort impossible et que vous ne pouvez rien changer à votre caractère, à votre tempérament, à votre nature. D'abord, ce n'est pas moi qui vous le demande, c'est le Christ qui vous le demande. « Soyez parfaits comme votre Père qui est au ciel », dit-il à ses disciples. Nous n'avons pas le droit de repousser cette exigence. Si nous nous efforçons d'y répondre, nous ne sommes pas devant de nouvelles douleurs qui nous atteindront bientôt, nous verrons disparaître au même temps les causes d'anciennes souffrances dont désormais nous ferons l'économie.

Que ce soit difficile, je le sais aussi bien que quiconque! Mais Jésus a-t-il jamais refusé d'entendre à ses disciples qu'il leur serait difficile de le suivre? Les « vieilles choses » dont parle Paul ont leurs racines dans les régions profondes de notre subconscience ou

inconscience. Seul le Saint-Esprit peut y pénétrer et y accomplir la guérison, la libération ou la purification nécessaire. Si nous sommes sincères dans notre volonté d'être disciples du Christ, nous devons consentir à la discipline spirituelle, peut-être aussi psychique et physique, dont le Saint-Esprit nous fera découvrir la règle dans la Parole de Dieu. Et, parce que chrétiens, nous serons délivrés de souffrances vaines auxquels tant de créatures humaines demeurent toujours assujetties.

II

D'autre part, vous ai-je dit, nous souffrons *davantage* que ceux qui sont étrangers à la foi chrétienne. Si évident que ce soit, il est nécessaire de le mettre en pleine lumière.

Qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Nous ne devons pas *chercher* à souffrir et à accroître notre souffrance. Et même, dans la mesure du possible, nous devons nous efforcer de l'atténuer. Malades, vous avez non seulement le droit, mais le devoir de vouloir votre guérison et de tout tenter pour l'obtenir. Jésus n'a-t-il pas guéri les malades qui accouraient à lui ou qu'on lui apportait? Vouloir guérir et user des moyens appropriés n'est donc pas contraire, loin de là, à la volonté de Dieu. Nous ne saurions donc, comme chrétiens, souscrire entièrement à cette pensée de Simone Weill : « Ne pas

chercher à ne pas souffrir ni à mourir, mais à ne pas être altéré par la souffrance. Nous ne devons pas fuir la souffrance qui vient à nous, mais nous n'avons pas à la rechercher comme si elle avait une volonté elle-même.

Tout homme qui a accédé au christianisme connaît la souffrance du péché. D'autres, non chrétiens éprouvent la souffrance de l'aveuglement, de l'ignorance, d'avoir mal agi, trahi leur idéal, manqué un devoir le plus certain, capitulé devant la tentation. Seul le chrétien découvre, dans la souffrance, qu'il est *coupable à l'égard de Dieu*. « Nous souffrons de t'avoir offensé », dit Dieu nous chaque dimanche en confessant nos péchés. Ce n'est pas là une forme de souffrance à laquelle rien ne répond dans notre cœur. Le prodige de la parabole a éprouvé un homme qui qu'il n'avait jamais connue jusqu'alors. La vision de son péché a bouleversé sa conscience. Et la prostituée qui pleure aux pieds du Seigneur est jetée dans la détresse par la souffrance qu'elle éprouve. Elle qui qu'au contact de la sainteté elle se sentait libre de son péché (2). Voilà la première souffrance que l'homme rencontre à l'accueil au seuil de la vie chrétienne.

Elle nous y accompagne d'ailleurs, car la joie du pardon à quoi, désespérée, elle demeure étrangement mêlée. Nos désirs

(1) Simone WEILL, *La Pesanteur et la Grâce*, p. 1.

(2) *Luc* 15 : 17 et suiv. ; *Luc* 7 : 38.

nos reniements, nos désobéissances conscientes, nos souillures persistantes : vous savez bien que, de tout cela et de tant d'autres choses encore, il nous est impossible de ne pas souffrir, pour peu que nous ayons la volonté de persévérer dans la foi. Léon Bloy disait que la seule tristesse est de n'être pas saint. Semblable parole fait sourire ceux qui, près de nous, ignorent ou raillent ce qui pour nous est sans prix. Mais nous, nous savons bien que Léon Bloy avait raison. Nous savons bien que l'exigence de sainteté et de perfection est entrée comme un aiguillon au plus profond de notre cœur et que, le voudrions-nous, il n'est pas en notre pouvoir de l'arracher. Lors donc que, par paresse ou par lâcheté spirituelle, par défaut de vigilance, par infidélité dans la méditation et la prière, nous voyons s'affaiblir notre vie chrétienne, soyons reconnaissants d'en ressentir une douleur qui nous oblige à rentrer en nous-mêmes et à rétablir en nous l'ordre et la discipline nécessaires. Ne pas souffrir alors serait un signe grave. C'est ici que nous pourrions dire avec l'*Imitation* : « Les souffrances sont une grâce de prédilection (1). »

Sans doute ne sommes-nous pas tous prêts à penser ainsi ! Au contraire, lorsque la vie chrétienne se découvre à nous comme un combat — et nous y assisterons bientôt — qui est un

(1) *Imitation de Jésus-Christ*, livre I, ch. XII, *Réflexions*.

combat de la souffrance, ne sont-ils pas tentés de reculer? Les heures où la souffrance est la plus présente sont nombreuses dans notre vie, et nous devons nous en souvenir. Évoquez-vous de récentes en cet instant? Choisir la fidélité à Jésus-Christ, dans les petites et les grandes choses, ne va pas sans souffrance. Des renoncements et peut-être des sacrifices sont nécessaires, des ruptures avec le monde. Mais toujours, à l'exemple de notre Seigneur, nous devons accepter la souffrance comme le signe qui provoque la contradiction.

Rappelez-vous le drame intérieur de Paul. Paul décrit dans sa lettre aux chrétiens de Corinthe : « Je ne comprends pas ce que je fais, mais je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas (2) ». Il nous ne se sent pas contraint de faire ce qu'il veut, qu'un drame semblable se joue dans son cœur, qu'il y a là pour lui une contradiction continue.

Parlerai-je de la douleur que nous ressentons à cause du péché du monde? Nous sommes tous de pauvres chrétiens si nous ne la ressentons pas. Oh! je sais, nous vivons au milieu d'un monde qui n'en ont nul soin, et qui peut-être ne se soucie pas de ce péché sans la moindre conscience. Mais c'est pire, sans la plus légère hésitation, nous préférons ne pas savoir, vivre dans l'ignorance.

(1) *Luc 2 : 34.*

(2) *Romains 7 : 15-19.*

dans un égoïsme spirituel qui finira par lui être mortel et demeurer indifférents à la solidarité des hommes dans le mal, qu'ils soient ou non chrétiens. Béni soit Dieu de nous donner de temps à autre, au milieu de nos silences coupables, des serviteurs et des servantes de Jésus-Christ qui sont pour nous des appels et des inspirations ! Si une législation internationale protégeant le travail des femmes et des enfants dans l'industrie a été adoptée naguère au congrès de Berlin c'est parce que des chrétiens comme Daniel Le Grand et lord Shaftes-Gury avaient, au siècle dernier, éprouvé une insurmontable détresse à la vue de l'existence tragiquement douloureuse à quoi la grande industrie naissante condamnait des femmes et des enfants. Et si la réglementation de la prostitution est apparue, dans la plupart des nations civilisées, comme un odieux esclavage qu'il fallait abolir, c'est parce qu'une noble chrétienne, Joséphine Butler, n'a pas reculé devant la souffrance que devait lui infliger le spectacle de certaines ignominies qu'elle a voulu *voir* pour discerner la tâche à entreprendre, et son œuvre libératrice a été édifiée dans la douleur. Ne croyez-vous pas que des hommes tels que l'abbé Pierre, en acceptant d'avoir le cœur labouré par certaines misères humaines, nous rappellent avec une insistance qui souvent nous gêne, alors que nous devrions en rendre grâces, que, chrétiens, nous ne pouvons pas ne pas ouvrir les yeux au péché

du monde, et notre cœur à la douleur impossible à un disciple du Christ d'éprouver?

Nous vouons notre cœur à la souffrance dès que nous l'offrons à l'amour chrétien doit apprendre à aimer. Sicut scribit un jour : « Nous aimons parce que Dieu nous a aimés le premier (1). » Une vie chrétienne d'amour n'est pas une vie chrétienne de souffrance quelle que soit par ailleurs l'attitude de l'Église et à ses doctrines.

Dans cette vie chrétienne nous souffrons d'abord la souffrance de ne pas avoir le temps d'aimer. Vous le savez bien « nos existences devenues si courtes, quelles que soient les causes très diverses de cette souffrance, ne nous laissent plus qu'un peu de temps d'aimer. Mais est-ce seulement le manque de temps qui nous fait défaut? Peut-être vous en souvenez-vous, lors d'un précédent carême, d'un homme d'affaires que j'entretenais de ses responsabilités sociales : « Nous souffrons de nos cœurs qui n'ont plus le temps d'aimer, ce n'est pas le cœur qui se dérobe, parce que, même, il ne bat que pour ses intérêts personnels, ses propres soucis. Pour parler clair nous souffrons d'amour pour les autres parce que nous nous aimons trop nous-mêmes bien que nous nous détestons parfois nous-mêmes. Nous reculons devant les inconvénients, les gênes, les déman-

(1) I Jean 4 : 19.

fatigues, les dépenses à quoi nous entraînerait la pratique d'un authentique amour chrétien. Et nous en souffrons, car il est impossible à un disciple du Christ de ne pas reconnaître que l'exigence d'aimer comme son Maître a aimé est la loi fondamentale de la vie chrétienne, et qu'en définitive comme le disait sainte Thérèse de Lisieux : « Il n'y a que l'amour qui compte ! » Hélas ! nous répétons ces mots, mais si nous regardons à nos actes, quelle humiliation devant notre manque d'amour ! Ce n'est pas en paroles et avec la langue que nous devons aimer, nous rappelle saint Jean, mais en action et en vérité (1).

Si peu que nous aimions pourtant, notre amour est mélangé de souffrance. Certes il est la source de joies inexprimables qui sont parmi les plus précieux trésors de notre vie chrétienne.

Mais il se heurte parfois au refus d'être aimé, il rencontre la déception d'aimer en vain ou de se voir trahi. N'avez-vous jamais fait l'expérience poignante que votre volonté d'aimer provoquait la suspicion ou l'éloignement ? Nous entrevoyons alors l'arrière-fond de souffrance que révèlent ces paroles de l'apôtre Paul aux chrétiens de Corinthe : « Je dépenserai très volontiers, et je me dépenserai moi-même entièrement pour vos âmes, dussé-je, en vous

(1) I Jean 3 : 18.

aimant davantage être moins aimé de v

L'amour des âmes ! Cette expression de nombreux chrétiens d'aujourd'hui, relent de piétisme attardé. Oh ! je qu'on s'attache plus volontiers à prône des hommes. Tous les philanthropes et nitaires et les sectateurs des religions diverses sont ici d'accord. Seuls les en aimant les hommes, découvrent la souffrance que cause l'amour des âme d'une seule âme. L'âme, ce lieu my invisible, au centre le plus intime de n où la parole de Dieu nous atteint pe travers des paroles humaines, où la g prévient, nous attaque, nous saisit, n la liberté de refuser ou d'accueillir s tations ou ses exigences, et prépare l'avènement de cet homme nouveau. Christ appelle chacun de nous à deven

Voilà ce qu'en aimant les hommes de Jésus-Christ nous aimons tout d'eux. Mais aimer les âmes, les aimer pour à l'action de la grâce en elles, c'est la souffrance et la joie d'un véritablement, mais aussi vers la douleur de de l'amour vaincu par les forces satan ne veulent pas se laisser arracher leur sion.

N'avais-je pas raison de dire que

(1) *II Corinthiens 12 : 15.*

appelle ses disciples à souffrir davantage que lorsqu'ils ne le connaissaient pas?

III

Cependant, que nous souffrions moins ou que nous souffrions plus, nous souffrons *autrement* que ceux de nos frères les hommes qui sont étrangers à la foi et à la vie chrétiennes.

Et d'abord nous disons *oui* à notre souffrance. Je sais que d'autres, incroyants et peut-être athées, le disent aussi. Et je plains les chrétiens qui ne considèrent pas avec respect et gratitude le simple courage, fait de silence et d'acceptation, avec quoi des incroyants font face à la souffrance. Cependant notre *oui* n'est pas le même que le leur. Quelle que soit l'origine que nous assignons à notre souffrance, nous savons que Dieu nous y veut paisibles, calmes, confiants. Nous découvrons par elle, et peut-être en elle, une intention, une volonté de Dieu à notre égard. Dire *oui* à la souffrance, en demandant la force de lui sourire, c'est prendre au sérieux la demande, si souvent répétée, de l'Oraison dominicale : « Que ta volonté soit faite... » Oh! cela ne signifie pas que nous ignorerons toujours l'amertume, les murmures, les pourquoi, la révolte! Vous vous souvenez de ces heures, offensés, où vous avez mis Dieu en accusation devant votre cœur broyé ou votre jeune corps tenaillé par la douleur. Et puis vous

avez été, nous avons été vaincus par la torture que le Christ est venu mettre comme un remède sur nos blessures, et peu à peu nous avons gagné dans la foi, la vérité d'une des déclarations les plus stupéfiantes de saint Paul : « Nous savons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu (1). » Toutes choses, même la souffrance, qui fait le plus souffrir, et c'est à chacun de nous de savoir ce qui, jusqu'à présent, le fait le plus souffrir.

Comment dès lors, ne regarderions-nous pas notre souffrance d'un regard tout nouveau ?

Qu'elle nous demeure ou non incompréhensible, nous entrevoyons qu'elle peut être utile à nous d'abord, aux autres ensuite. Ne faut-il pas que je veuille vous enseigner je ne sais quelle valeur utilitaire de la souffrance ? Nous ne devons pas aimer notre souffrance parce qu'elle est utile, mais parce qu'elle est inutile. Je crois cependant, avec Simone Weil, que l'extrême grandeur du christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel à la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance (3).

« Dites-moi que ma souffrance n'est pas inutile, que je ne souffre pas en vain »,

(1) *Romains* 8 : 28.

(2) SIMONE WEILL, *La pesanteur et la grâce*, édité en français du Livre, p. 156.

(3) *Ouvr. cit.*, p. 158.

son pasteur une jeune femme torturée par un cancer du visage. Et elle ajoutait : « Je voudrais que ma souffrance pût aussi être utile aux autres (1). » Non, il n'y a là aucun utilitarisme, mais le pressentiment singulièrement émouvant que Dieu a la puissance de faire coopérer la souffrance, lorsqu'elle est pénétrée de l'amour des autres, à l'accomplissement de son dessein rédempteur.

Et puis lorsque nous regardons notre souffrance en chrétiens, j'entends en hommes et en femmes pour qui la fidélité au Christ est la principale affaire de leur vie, nous découvrons peu à peu en elle la grande force éducatrice de notre vie chrétienne. N'est-il pas dit de Jésus qu' « il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert (2) ? » et qu'il a été élevé à la perfection par les souffrances (3) ? » Ici aussi « le disciple n'est pas plus grand que le Maître (4) », et ne doit pas prétendre à suivre le Christ par un autre chemin que celui qu'il a pris lui-même et où nous ne tarderons pas à le voir souffrir. Si éloignés que nous en soyons encore, nous sommes, vous et moi, appelés à la vie sainte. Mais ceci implique une croissance dans l'obéissance, tout autant que dans l'amour. A l'une et à l'autre la

(1) J.-D. BENOIT, *Souffrance et Intercession*, p. 46.

(2) *Hébreux*, 5 : 8.

(3) *Hébreux* 2 : 10.

(4) *Matthieu* 10 : 24.

joie et la souffrance sont indissolublement attachées.

Ainsi sommes-nous conduits à cette vérité que, dans la souffrance, le chrétien apprend à regarder toujours moins à lui-même, et toujours plus à Jésus-Christ. Bien loin de se replier en lui-même, de se replier sur son désespoir, d'en nourrir constamment sa pensée, il apprend un détachement toujours plus conscient et voulu de lui-même. « Toute douleur qui ne nous tue pas est de la douleur perdue », a-t-on dit un jour (1). L'immense bénéfice spirituel que nous obtenons sans que nous y pensions, peut nous faire voir que de notre souffrance, c'est que, dans un silence croissant de nous-mêmes, nous nous détachons de plus en plus à Jésus-Christ. Ce Carême doit nous offrir la consolation que nous ne pouvons qu'apercevoir aujourd'hui.

Il nous faut aller plus loin et, regarder plus profondément encore notre souffrance, pour nous rendre compte de ce qui peut-être la distingue de la souffrance vécue loin de Jésus-Christ : la souffrance du chrétien reçoit de Dieu sa sainte communion.

J'entends les railleries que peuvent provoquer mes paroles : « les voilà bien, ces chrétiens qui vantent leur détachement, leur oubli de soi-même dans la souffrance ! En réalité

(1) Simone WEILL, *ouvr. cit.*, p. 29.

besoin de chercher en dehors d'eux-mêmes un allègement à leur peine, sans quoi ils perdraient courage. Voyez par contre ces incroyants qui, frappés par le destin, trouvent en eux la force d'âme qui leur permet de faire face à la pire adversité! » Admirons, je le répète, le courage stoïque dont des hommes et des femmes sans aucune foi religieuse témoignent dans les plus grandes douleurs. Mais pourquoi, à cause de cet exemple, repousserions-nous la consolation que Dieu nous offre? Le voudrions-nous d'ailleurs que nous ne le pourrions pas. Si Dieu a voulu s'approcher de nous en Jésus-Christ, assumer notre souffrance, c'est à tout le moins pour nous persuader qu'Il nous aime. Le chrétien qui souffre se sait aimé d'un amour dont la Croix est pour lui l'irrécusable signe. Même au milieu de tous les pourquoi qui jaillissent de sa douleur, il sait — *parce qu'il est chrétien* — que l'amour de Dieu l'enveloppe, veut le soutenir dans son épreuve et faire de celle-ci une source de sanctification et de plus grand amour. Et dans la maladie comme dans le tourment ou l'affliction, il redit à sa manière la prière de Pascal pour le bon usage des maladies :

Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien.

Je ne demande pas d'être exempt de douleurs..., mais je demande de n'être pas aban-

donné aux douleurs de la nature sans consolations de votre Esprit ! (1)

Si vous ne pouvez pas prier comme cela, voulez-vous pas essayer de rendre grâce à saint Paul ? Car, ici encore, le chrétien prie autrement que l'incroyant ; il souffre et rend grâce. Et, si étrange, si incompréhensible être que cela paraisse, dans toute souffrance il trouve occasion de bénir Dieu, parce que dans toute souffrance il reçoit la grâce d'union avec Dieu. « Bénî soit Dieu, s'écriait l'apôtre Paul de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions... » (2) Suit ces paroles se présentera bientôt la méditation. Mais pensant à tous ceux qui souffrent dans cet auditoire visible ou invisible, de quelque nom que s'appelle leur souffrance, pensant à ceux à qui semblent, en ce moment, être refusés tout apaisement et toute consolation, je trouve dans ma foi et, j'ajoute humblement dans mon expérience, l'obligation de rendre grâce avec saint Paul : « Nous savons que si vous avez part aux souffrances, vous avez aussi à la consolation (3) ».

(1) PASCAL, *Prière pour le bon usage des maladies*.

(2) II Corinthiens 1 : 3-4.

(3) *Idem.*, v. 7.

II

LE COMBAT DE LA SOUFFRANCE

Souffre avec moi, comme un bon soldat de Jésus-Christ.

II *Timothée* 2 : 3.

« Le sort de l'homme, sur la terre, est celui d'un soldat ». Ainsi parlait Job en exhalant sa plainte. Et sans doute évoquait-il le combat contre la souffrance où s'usaient ses dernières forces?

En parlant de notre souffrance, de ce que nous devrions être, comme chrétiens, lors de ses visitations, nous avons eu à diverses reprises, vous vous en souvenez, le sentiment d'une impossibilité. Nous reculons devant ce que le Christ attend de ses disciples. — Ah! pourquoi ne pouvons-nous pas oublier ses exigences, nous abandonner aux réactions de notre nature et laisser dominer en nous l'égoïsme, l'amertume ou la révolte? — Encore une fois, si nous ne voulons pas renier Jésus-Christ, nous devons répondre à son appel, non

pas certes par notre propre force, mais force de Dieu qui a nom *la grâce* et qui peut rendre authentique notre volonté d'humanité. Ne nous faisons pas d'illusions cependant. Du jour où la souffrance envahit notre existence, nous sommes engagés dans un combat où la défaite est toujours possible, où la victoire, même accordée par Dieu, est si douloureuse à remporter. Pour nous, alors, notre sort sur la terre est celui d'un soldat et nous devons combattre comme des soldats de Jésus-Christ.

I

Le combat de la souffrance ! N'est-ce d'abord le combat que nous livre la souffrance ? Car enfin il arrive que la souffrance nous attaque sournoisement ou à visage découvert. Les épreuves des hommes semblent l'appeler et elle s'avance comme ses victimes, n'est-elle pas ? que, le plus souvent, elle s'insinue dans l'existence ou s'abat brusquement sur elle comme un ennemi qui, surprenant la garde préposée à la défense, pénètre sans coup férir dans la place ?

Certaines épreuves donnent l'impression que la souffrance n'est pas loyale à notre égard, qu'elle nous prend en traîtresse. Elle est présente en nous, dans notre corps, sans qu'aucun symptôme ne nous révèle sa présence ; elle fait son

peu à peu sans qu'aucune douleur ne nous mette en éveil. Et tout à coup elle se révèle, elle oblige à « y aller voir ». Hélas ! il est trop tard.

Ou bien l'épreuve nous guette au coin de la rue, au prochain carrefour. Tout allait si bien dans notre vie : la santé, le travail, les joies du foyer, un avenir assuré... Un accident. Qui en est responsable ? Peu importe ! Un homme est là, mort. Quelle entrée tragique de l'« inattendu » dans des existences auxquelles le bonheur semblait pour longtemps attaché !

Je pense aussi à des hommes qui ont fourni un long et persévérant labeur. Au soir de leur vie, ils espéraient jouir d'un repos, sans grand confort peut-être, mais à l'abri de la misère... La guerre est venue, le franc est tombé, les modestes économies ont disparu, et il faut faire le dur apprentissage de la pauvreté.

Ne voyez-vous pas en ce moment même passer devant votre esprit des visages qui vous font souvenir d'assauts subtils et violents que la souffrance a livrés à des êtres chers, et qui ont laissé leur foyer détruit, ou leur chair mutilée, ou leur situation effondrée ?

Il faut parler aussi de la tentation. Avec quelle étrange soudaineté elle nous attaque parfois ! Nous n'y prenons d'abord pas garde et pensons pouvoir l'écarter d'un haussement d'épaule. Elle ne s'en va pas cependant ; elle insiste, elle devient agressive, ou bien au

contraire elle se fait séductrice et nous absorbe nos énergies, elle tourne notre regard vers elle et nous faut nous battre pour ne pas succomber. Mais n'est-il pas déjà trop tard? Elle est si forte, ne va-t-elle pas ouvrir la porte à...

N'oublions pas non plus la souffrance humaine? Si responsables que nous sommes, souvent de notre souffrance, nous ne sommes que des hommes en sont parfois victimes. Les Psaumes nous parlent continuellement de méchants ligüés contre le serviteur de Dieu. Leur race n'est pas éteinte, et c'est une souffrance douloureuse que celle de la souffrance infligée à des hommes par l'orgueil, l'égoïsme, la calomnie, le mensonge d'autrui. Vous êtes nombreux, je m'assure, à en faire aujourd'hui peu de chose. Certains savent ce que c'est, comme l'on dit, l'existence empoisonnée par des voisins, des camarades de travail, des collègues de bureau, qui les ont fait victimes et éprouvent je ne sais comment à les faire souffrir.

Quoi qu'il en soit, pour la souffrance des hommes, l'épreuve, petite ou grande, vient toujours inattendue. Elle les assaille sans prévision, sans avertissement, comme un coup, elle voulait les accabler et les rendre des vaincus.

Mais ici une question s'impose : que se cache derrière la souffrance qui fond sur...

l'aigle sur sa proie ou qui s'infiltré en nous comme un poison? Les circonstances? A coup sûr, elles sont pour quelque chose, comme nous-mêmes, dans bon nombre de nos épreuves. Imprudences, excès de boisson, abus de ce qu'on appelle le plaisir, surmenage, logement insalubre, chômage prolongé, sous-alimentation, que sais-je encore? tout cela amène à sa suite son cortège de souffrances. Vous savez bien pourtant que nos pires épreuves, celles qui déchirent notre cœur ou détruisent notre santé ne peuvent pas toujours s'expliquer par notre santé ou par les circonstances, qu'un grand nombre demeurent inexplicables et qu'elles sont comme un défi lancé à notre raison et plus encore à notre sens de la justice.

Alors, qu'y a-t-il derrière? Le hasard, la fatalité? Le déterminisme des causes et de leurs effets? Qu'est-ce que la Bible nous dit à ce sujet, à nous qui, parce que chrétiens, affirmons y entendre la parole de Dieu?

La Bible, à l'arrière-plan des événements qui bouleversent l'existence des hommes et des peuples nous fait percevoir l'action de volontés qui agissent, interviennent, s'affrontent, se livrent bataille dans une pauvre âme humaine aussi bien que dans l'immensité du monde invisible : Dieu et ses anges, Satan et ses démons. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit lorsqu'au début de nos entretiens nous avons écouté la réponse de la Bible aux pourquoi

des hommes. Mais lorsque l'épreuve frappe, — et parfois avec quelle souffrance, quelle violence! — lorsque nous sommes vaincus, malgré nous, dans le combat, comment pouvons-nous livrer la souffrance, comment pouvons-nous ne pas nous demander, tout au moins dans le silence des profondeurs de notre être, derrière l'épreuve, sous quelque forme que nous frappe, il y a *quelqu'un*?

Quelqu'un! Satan qui, en ricanant, veut arracher à Job tout ce qu'il aime et sa santé, le jette aux abîmes du désespoir.

Un ange de ce même Satan qui vient tenter saint Paul et enfonce dans sa chair un clou qui y demeurera à jamais? Satan qui tente Satan toujours, lorsqu'il contraint le Fils de Dieu lui-même? Et lorsqu'il nous met aux prises avec la douleur, derrière l'épreuve, démasquer celui qui, un jour, a nommé *l'ennemi*? (1)

Prenons garde! Ne serait-ce pas dans sa sagesse souveraine et son amour, sa mesure, nous fait visiter par la souffrance pour éprouver notre foi et notre amour, nous attache à notre vocation de chrétiens, nous aide à notre croissance dans la sainteté et finalement sa gloire dans notre patience et notre confiance. Et croyant nous défendre contre un

(1) *Matthieu 13 : 28.*

de Satan, ne risquons-nous pas, comme Jacob à Péniel (1), de lutter contre un ange de Dieu, sinon contre Dieu lui-même?

Job ne s'y est pas trompé, lui qui s'en prend à Dieu de sa souffrance, qui clame devant Lui son innocence et lui demande : « Pourquoi me tiens-tu pour ton ennemi? (2) »

Et l'Évangile ne nous apprend-il pas que c'est l'Esprit qui a emmené Jésus dans le désert pour être tenté par le diable? (3).

Comment donc discerner, sous l'assaut de la souffrance, si celui qui s'approche de nous à travers elle est l'ennemi qui cherche à nous asservir ou le Dieu de la grâce qui veut nous libérer!

C'est ici que Jésus nous donne un exemple dont nous ne retiendrons en cet instant que l'inspiration essentielle. Qu'oppose-t-il à Satan qui veut le séduire et l'amener à trahir sa vocation? La Parole de Dieu, telle qu'il l'entend dans les Écritures saintes d'Israël. *Il est écrit... il est écrit... il est écrit!* (4). Seule la Parole de Dieu, lue, écoutée, méditée dans la prière, mise en pratique et, par la grâce de Dieu, s'incarnant peu à peu dans notre vie, nous donnera le discernement spirituel grâce à quoi

(1) *Genèse 32 : 24-32.*

(2) *Job 13 : 24.*

(3) *Matthieu 4 : 1.*

(4) *Matthieu 4 : 4, 7, 10.*

nous reconnâtrons si c'est Satan qui nous tend un piège ou Dieu qui s'approche avec sa sainteté mais aussi avec son cordieux amour.

II

Mais peut-être n'avez-vous jamais qui m'écoutez ce soir, l'impression créée par la souffrance? Elle est là, dans votre cœur ou dans votre chair, et pechiez comment elle y a pénétré. Ce que vous c'est que vous la combattiez avec tout ce qui est possible. Le combat de la souffrance que vous devez mener vous-mêmes est la souffrance.

Cela signifie tout d'abord que, quand la souffrance s'installe dans votre vie; vous n'avez pas le droit de penser que, pour rendre votre engagement efficace de votre foi chrétienne, vous devez adopter aussitôt une attitude de résignation. Résignation n'est pas un mot chrétien. C'est la passivité, le défaitisme, la démission.

Une jeune fille, un jeune homme dont les études sont brusquement arrêtées et sa vie compromise par une maladie sérieuse; comment, comme toute défense, à lui opposer une attitude de résignation. C'est une bataille qui doit

aussitôt, et tous les alliés possibles doivent concourir à assurer la victoire. Qu'un chrétien arrive à dire que « la maladie est une visiteuse chargée de lourdes grâces », ce n'est possible que s'il a commencé par la combattre par la prière, par sa volonté tendue vers la guérison par tous les soins possibles. Je le répète : en guérissant les malades Jésus nous a enseigné à ne pas nous résigner à la maladie, mais à demander notre guérison à Dieu, à tout faire pour coopérer à l'exaucement de notre prière en usant de la science des médecins et des remèdes que Dieu a permis à l'homme de découvrir.

Une chrétienne dont une longue maladie avait affiné la spiritualité, Marguerite-Marie Teilhard de Chardin, aimée avec tant de gratitude dans les milieux catholiques étendus, écrivait un jour — en utilisant d'ailleurs le mot que je rejetais tout à l'heure : « Se résigner, c'est accepter, mais accepter la lutte, et une lutte sans merci. Désormais nous lutterons toujours contre la maladie, ses rechutes et ses exigences; contre la tristesse, l'inertie du corps et de l'âme, les élans de notre sensibilité. Ce que la maladie nous prend, elle devra nous le rendre dans un autre domaine. Tandis que nos limites se rétrécissent au physique — je parle pour ceux qui ne guérissent pas — nous les reculons au moral, défrichant toujours plus le sec terrain de l'égoïsme; car on ne se heurte

pas soi-même à la souffrance sans celle des autres (1). »

Et le pasteur Jean-Pierre Babut des sanas de Leysin, malade lui-même de son côté :

La souffrance est un acte positif et une défaite. Celui qu'elle assaille lutte sans doute, mais non point seulement vaincre ou la chasser : pour en tirer le maximum de possibilités et de richesses de l'intensification et l'élargissement de Dieu sur la terre? (2).

Quels appels au combat! Ce n'est pas seulement aux malades qu'ils s'adressent. Chaque fois que la souffrance menace notre humanité, ses ressorts essentiels, sa dignité d'elle-même et de sa vocation, nous devons nous battre tant que nous pouvons et tant de temps que nous le pouvons.

Je ne connais pas à cet égard des appels plus émouvants que ceux que nous trouvons dans un recueil de témoignages intitulé *Trajectoire de la déportation* auquel je me suis déjà référé. Je ne crois pas avoir rencontré jamais un texte aussi saisissant de splendeur et d'humanité que celui de la partie du volume ayant pour titre *Permanence de l'homme*. Au milieu de ces épreuves les plus atroces, du sadisme le plus

(1) L'Énergie spirituelle de la souffrance, p. 100.

(2) J.-P. BABUT, *Le chrétien et la souffrance*, p. 100.

devant un prodigieux acharnement à salir, à détériorer, à dégrader, à avilir des hommes, des femmes dont chacun, à son départ de France, avait sa personnalité intacte, nous assistons, bouleversés et éblouis, aux combats silencieux, presque toujours secrets, menés avec la volonté tenace de sauver ce que les autres sont décidés à détruire, poursuivis au travers d'indicibles souffrances. Certes, des communistes, des laïques aussi bien que des Juifs croyants et des chrétiens fidèles à leur foi ont livré ces batailles qui ont assuré dans ce déchaînement de forces sataniques, et même jusque dans la mort, la permanence de la personne. Grâce à Dieu des chrétiens ont été au premier rang de ce combat contre la souffrance ! Et le grand exemple qu'ils nous ont laissé, comme tant d'autres qui ne partageaient pas leur foi, ouvre devant nous la voie que chacun est appelé à suivre.

Mais peut-être, en dépit de nos efforts, connaissons-nous l'échec ? Peut-être sera-t-il impossible que la souffrance, toute notre souffrance soit éliminée de notre vie ? Alors nous devons diriger le combat contre nos défaillances, nos découragements, notre révolte, et la victoire sera l'acceptation.

Accepter n'est pas se résigner. Se résigner, c'est se courber devant une fatalité, un coup du sort, des circonstances adverses. Accepter c'est accomplir un acte de liberté, par lequel

nous assumons notre souffrance et l'utilisons au profit de notre croissance dans la foi et l'obéissance. Accepter, c'est donc une victoire. Car c'est nous vaincre nous-mêmes que charger notre croix et marcher avec celui qui, en acceptant d'être crucifié pour nous, nous a assuré le pouvoir de vaincre courageusement la nôtre.

Pour se battre, il faut des armes. Avec ces armes nous livrerons le combat contre le malin, ou, si nous devons vivre dans la souffrance, contre tout ce qui en nous-mêmes tend à nous séparer de Jésus-Christ et de sa croix.

Il n'y a, pour le chrétien, d'autres armes que « les armes de lumière » (1) dont parle saint Paul et dont il recommande l'usage dans ses lettres d'Éphèse de faire usage « dans la lutte contre le malin » (2). Relisez, au dernier chapitre de sa lettre, la description de cette armure. Regardez surtout le bouclier de la foi et l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. Ce sont là, avec la prière dont il parle aussitôt après, les armes de première excellence : la Parole de Dieu qui nous a suscité notre foi, la nourrit, la fortifie et nous rend victorieux dans nos combats, et nous nous rafraîchissons sans cesse dans la Parole, à toutes les ruses du Malin, dont parle

(1) *Romains* 13 : 13.

(2) *Ephésiens* 6 : 13-10.

la ferme et confiante assurance que l'amour de Dieu aura le dernier mot.

Les chrétiens qui cheminent en compagnie de la souffrance savent tous ce que la méditation des Psaumes, lus et priés, leur apporte de lumière, de réconfort et d'espérance. La grande clarté de la Résurrection les enveloppe, les pénètre et fait d'un grand nombre d'entre eux la prière du chrétien qui souffre. « Du fond de l'abîme, je t'invoque, ô Éternel... (1) » Frères et sœurs dans la douleur, quel est celui d'entre nous qui, de la profondeur de son désespoir, n'a pas jeté vers Dieu le cri de détresse du *de profundis*...? Heureux celui à qui il a été donné de découvrir que Dieu était déjà présent dans la plainte de son enfant et que sa tendresse toute proche faisait passer sur son cœur déchiré un souffle d'apaisement!

« Quelqu'un souffre-t-il? Qu'il prie », conseille saint Jacques dans son épître (2). Ainsi avait fait saint Paul demandant à trois reprises d'être délivré de l'écharde plantée dans sa chair (3). C'est, vous vous en souvenez, ce que faisait Pascal. Écoutez ce fragment d'une prière retrouvée après sa mort dans les notes intimes d'une malade catholique :

Seigneur la journée vient de se clore, me

(1) Psaume 130 : 1.

(2) Jacques 5 : 13.

(3) II Corinthiens 12 : 8.

laissant comme les autres l'impression d'échec complet. Je n'ai rien fait pour moi-même, n'ai même pas su dominer ces impatiences, ces rivalités et ces rancunes bêtes qui prennent souvent votre place dans le « no man's land » de ma sensibilité. En vain je vous encourage à mieux faire : la journée de demain n'est probablement pas meilleure non plus que la vôtre...

Même les souffrances actuelles ne nous apportent aucune joie parce que je les supporte en vain. Mais, peut-être aussi, Seigneur, l'impression de dépouillement est un plan divin ; peut-être que la compassion que vous avez pour moi est à vos yeux le plus impertinent des défauts, et que nous devons nous présenter devant vous afin que, Vous seul, vous revêtiez (1).

De rudes combats se laissent entendre dans la profondeur de cette prière ! Mais la victoire dans l'acceptation du total dépouillement !

C'est, vous le savez tous, dans la solitude de l'âme que nous avons à livrer le combat de la souffrance. Une solitude peuplée de démons redoutables au milieu desquels nous luttons seuls... Seuls ? Non, pas seuls, Seigneur, devant qui nous n'avons pas le droit de gémir et de pleurer. Quel contraste entre le silence des choses extérieures

(1) *L'Énergie spirituelle de la souffrance*, p. 96.

secrètes batailles, ignorées de tous, mais connues de Dieu qui vient nous redire alors que nous sommes sur le point d'abandonner la lutte : « Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans ta faiblesse ! » (1) Non, il ne convient pas que nos plaintes, nos détresses, nos combats soient connus des autres. Les chrétiens que meurtrit la souffrance doivent prendre pour eux l'exhortation de Jésus à ses disciples : « Et toi, quand tu jeûnes, oins ta tête et lave ton visage (2)... » Si, pour les uns, il y a un jeûne de nourriture, d'autres paraissent condamnés à jeûner de bonheur. Leur combat intérieur ne doit pas porter atteinte à leur sérénité, mais tout au contraire, comme le disait un malade, les faire devenir « les transparents du Christ (3). » « La sainteté la plus souriante, écrivait-il aussi, c'est une âpre bataille contre le mal (4). » Serait-il donc vrai que, selon l'expérience d'une chrétienne qui a beaucoup souffert, la souffrance acquière sa beauté quand nous commençons à lutter contre elle ? (5) Quoi qu'il en soit, c'est par cette lutte secrète que nous nous rendons perméables à la grâce de la sérénité.

(1) II Corinthiens 12 : 9.

(2) Matthieu 6 : 17.

(3) Antoine MARTEL, *Lettres, notes intimes et témoignages*, p. 69.

(4) *Ibid.*

(5) *L'Énergie spirituelle dans la souffrance*, p. 151.

III

Quelle est donc la victoire cherchée dans le combat de la souffrance?

Il s'agit de sauver les valeurs essentielles de la vie chrétienne et tout d'abord la foi. La tentation que nous venons de le voir, est l'une des plus graves. Le saint Paul nous invite à nous revêtir de la patience, faut-il qu'elle ne soit pas étouffée par la souffrance! Vous la connaissez, et mes sœurs, la tentation de perdre la confiance que vous avez en Dieu, de douter de sa bonté et de son amour. Vous savez ce qu'elle est, elle est la chancelle : nous ne nous contentons pas de demander *pourquoi?* ou *jusqu'à quand?* Nous nous sentons entraînés vers le nihilisme total, plus encore vers la négation de Dieu. Nous nous considérons jusqu'alors comme des victimes de notre vie. « Si je souffre, c'est parce qu'il n'y a pas de Dieu » : voilà le résultat de ce choc de la douleur, jaillissement de fondreurs de notre vie. Mais qu'il est facile de succomber pour les égoïstes que nous sommes et que ces doutes, ces angoisses, ces tristesses ne surviennent que rarement à l'occasion de souffrances effroyables répandues dans le monde et qu'il faut que nous soyons jetés dans un abîme de détresse pour que nous soyons chrétiens, la tentation de la démission et de l'indifférence. Et nous sommes là, meurtris

notre être, ballottés entre la foi et sa négation. Ah! qu'il nous est secourable alors d'entendre dans l'évangile le malheureux père de l'enfant épileptique confesser à Jésus son doute angoissé : « Je crois, aide-moi dans mon incrédulité (1). » C'est là ce que nous devons faire : ne pas consentir à être séparés du Christ, même par la tentation de nier Dieu, sa justice, son amour; rester près de lui par la prière, lui présenter notre souffrance qui menace d'asphyxier notre foi, lui offrir notre cœur divisé en lui-même, nous tenir près de sa Croix. Oh! mes frères, si nous voulons sauver notre foi menacée dans le combat de la souffrance, ne cherchons pas notre sécurité en nous-mêmes, dans les expériences faites ou les grâces reçues, mais dans le Christ seul qui a souffert l'angoisse de Gethsémané et les ténèbres du Calvaire pour qu'avec lui et par lui nous retrouvions le secret d'une confiance filiale dans l'amour de Celui qui, pour l'éternité, veut être *notre Père*.

En sauvant notre foi des assauts de la souffrance, nous préservons aussi en nous l'espérance. Quelle espérance? Celle de guérir d'une grave maladie, de voir le danger s'écarter d'un être bien-aimé, de triompher de circonstances adverses où notre situation temporelle risque de s'effondrer? Rien ne s'oppose, en vérité, à ce que nous ayons l'espoir que Dieu nous

(1) *Marc 9 : 24.*

accordera les délivrances que nous désirons. Mais l'espérance du chrétien va bien au delà. Ce que nous espérons, quoi qu'il arrive, quoi qu'il nous arrive, comme l'a dit saint Paul, ne peut nous séparer de l'amour que Dieu nous a donné en Jésus-Christ Notre Seigneur. Nous espérons que la victoire appartient à notre vie non pas à la souffrance mais à la souffrance nous unissant à Christ et, par Jésus-Christ, à nos frères qui souffrent. Nous espérons que Dieu, en recevant notre souffrance, saura se servir d'elle et nous apprendra à user d'elle pour nous élever vers la sainteté et vers la vie.

Nous espérons...? Hélas! je ne sais pas que des chrétiens, qui se cramponnent à leur foi dans la douleur, vivent parfois dans le désespoir. Sainte Thérèse de Lisieux qui fut un héroïque soldat de Jésus-Christ dont on ne sait si, dans sa vie, elle souffrit plus de la souffrance ou de l'absence de la souffrance, dans les épaisses ténèbres qui avaient envahi son cœur a écrit :

La durée de cette épreuve ne fut pas à quelques jours, à quelques semaines, à quelques mois que je la souffre et j'attends l'heure de la délivrance... Il faut a

(1) *Romains* 8 : 39.

sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité (1).

« Père, je remets mon esprit entre tes mains », priait le Christ en croix après la souffrance de l'abandon dans la nuit totale. Quel autre que lui peut mettre une clarté dans nos ténèbres et nous rendre la joie d'une nouvelle espérance?

La foi, l'espérance ne sont pas les seuls trésors dont le combat de la souffrance doit nous assurer la possession. Il nous faut encore garder l'amour.

Un mot d'ordre tout d'abord. Ne consentons jamais à ce que la souffrance nous fasse pécher contre l'amour. Chaque fois que nous acceptons qu'elle nous replie sur nous-même, nous entraîne, si j'ose dire à la *ruminer*, et nous rende amers, elle instaure en nous la victoire de l'égoïsme, de la recherche de nous-même, et nous péchons contre l'amour. Contre l'amour dont Dieu nous aime et que confesse notre foi devant la croix de Jésus-Christ, mais aussi contre l'amour dont, lorsque la souffrance n'était pas encore venue, nous prétendions aimer Dieu et son Christ, contre l'amour enfin que nous savons devoir donner aux hommes, puisque, pour le chrétien, l'amour est l'accomplissement de la loi de Dieu (2).

Cependant sauver en nous l'amour, dans le

(1) *Histoire d'une âme*, IX, 122.

(2) *Romains* 13 : 10.

combat de la souffrance, est autre que ne pas pécher contre l'amour. C'est l'amour qui demeure enraciné au plus intime de l'être, se mêlant à tous nos désirs, à toutes nos pensées et tous nos actes, et transformant notre souffrance, l'amour qui agit en nous l'amour toujours premier. Christ nous enseigne que Dieu nous aime. C'est souhaiter de toutes les forces que Dieu pénètre notre faiblesse que croisse l'amour, qu'aucune douleur ne nous empêche d'en goûter la douceur et la force et que, même cloués sur un lit de douleur par un mal sans espoir nous recevions de rayonner un peu de la tendresse de Dieu.

« Je ne me repens pas de m'être donné à l'Amour (1) », murmurait à l'heure de sa mort la servante du Christ que nous voyons environnée des plus épaisses ténèbres de la victoire suprême à quoi doit aboutir tout combat. « Dieu a tant aimé le monde par son Fils unique, Jésus, qu'Il a donné son Fils unique pour que tous les hommes ne périssent, car le Père lui donnait à sauver qu'Il a aimé. Il a aimé l'agonie de Gethsémani et le sang qui a coulé sur Golgotha. Mais pourquoi toute cette souffrance d'amour, sinon pour que nous n'ayons plus peur de la souffrance, à l'amour ».

(1) PHILIPON, *Le message de Thérèse de Lisieux*.

(2) *Jean* 3 : 16.

garde qu'en se donnant et qui ne va vers son accomplissement qu'en acceptant la souffrance de la Croix?

Oserai-je confesser l'humiliation que j'éprouve à parler si pauvrement de l'ineffable beauté de la vie à laquelle Dieu veut nous faire accéder par le chemin de la souffrance? Et pourtant de cette splendeur je ne puis plus détacher mes regards. Oui, il faut lutter, et se battre contre soi-même et contre les démons; oui, il faut vouloir vaincre toutes les puissances du péché, ou plutôt crier à Dieu pour qu'Il les vainque en nous; oui, il faut accepter la souffrance, et les déchirements et les détresses pour vivre vraiment un jour de l'amour de Dieu et conduire des hommes qui souffrent à trouver dans son amour le secret de leur vie!

IV

LE CHRÉTIEN ET LA SOUFFRANCE D'AUTRUI

Je me réjouis de mes souffrances
pour vous.

Colossiens 1 : 24.

« On ne se heurte pas soi-même à la souffrance sans rencontrer celle des autres. » Vous vous rappelez sans doute cette parole d'une malade cruellement meurtrie (1). Elle suffit à nous empêcher de croire qu'un chrétien qui souffre puisse s'enfermer dans son épreuve en demeurant étranger aux douleurs ou aux détresses des hommes qui l'entourent. Il en est de même d'ailleurs du chrétien qui ne connaît pas encore la souffrance. L'on ne peut aimer et servir Jésus-Christ sans être conduit par lui sur les chemins ou vers les abîmes où des hommes souffrent. Nous tous qui, de près ou de loin, participons à cet entretien, nous

(1) Voir ci-dessus, p. 57.

faisons profession d'être chrétiens : devons-nous prendre à la souffrance ? Quelle place doit-elle avoir dans nos

I

Et d'abord, j'y insiste, nous ne devons pas la fuir. Oh ! non pas que nous songions à le faire délibérément. Mais il y a des hommes très habiles de se tenir à l'écart des petites ou grandes, dont le poids est celui de créatures humaines. J'entends une jeune chrétienne qui me disait un jour : « Ne cherche pas à faire avec ses propres épreuves ! » Mais qu'il en est de si meurtrissantes que l'âme ne peuvent se détourner d'elles sans un motif suffisant pour permettre à nos vies de fortifier notre égoïsme ? Et puis, ne craignons que nous ayons encore quelque aisance à nous vanter nos pas nos œuvres ? On n'ose plus aujourd'hui : « n'avons-nous pas nos charités ? » Peut-être le pense-t-on dans certains milieux ? « Disperser ses générosités, dit-on, est une mauvaise méthode, mieux vaut donner à une œuvre beaucoup le peu de temps et d'argent dont elle dispose aujourd'hui ? »

« Et d'ailleurs quel avantage y a-t-il à connaître des misères humaines, affirment-ils, en doute, à quoi l'on ne peut apporter un soulagement ? Dieu nous demande-t-il

de nous tenir au courant de tout ce qui blesse le cœur ou le corps des hommes? N'y a-t-il pas quelque chose de morbide à se nourrir du récit ou de la vision de toutes les souffrances humaines? Faudra-t-il donc toujours, dans les Églises ou ailleurs, entendre parler de la misère des déportés, des personnes déplacées, des réfugiés, des prisonniers? »

Pauvres chrétiens que nous sommes, si nous raisonnons ainsi! Chrétiens dont la souffrance personnelle, parce qu'elle ferme leur cœur à la souffrance des autres, est rendue stérile par l'égoïsme. Chrétiens qui ignorent qu'à travers les douleurs du monde le Christ appelle ses disciples à exercer le ministère de l'intercession. Chrétiens qui, préférant demeurer en tête-à-tête avec leurs seules épreuves, se privent de la joie d'aider des frères de douleur à porter leurs fardeaux, de la joie d'être des consolateurs et, dans quelque mesure, des réparateurs.

Ce dernier mot suscite une question dans mon esprit : sommes-nous certains de n'être en rien responsables d'une part tout au moins de la souffrance d'autrui? Je veux dire : avant de devenir chrétiens, et peut-être même depuis lors, n'avons-nous jamais fait souffrir l'un de ceux dont la vie est mêlée à la nôtre? Par une parole, par un acte? Sommes-nous assurés qu'il n'y a pas, quelque part, un cœur que nous avons blessé dans des circonstances que lui seul connaît avec nous? Et nous n'avons

pas cherché à guérir cette blessure?]
n'avons pas tout tenté pour *réparer*?]
mot. Mes frères, la première obligation
chrétien qui a fait souffrir autrui, c'est
réparer ce que l'homme peut réparer. Il y a
de choses irréparables que nous ne pouvons
remettre à Celui qui est le grand Réparateur.
Mais réparons, et le plus tôt possible, car
est encore en notre pouvoir de réparer.

Ne pas fuir la souffrance des hommes,
pas fermer les yeux lorsque nous la voyons
en chemin, mais la regarder, dans sa
tragique, souvent bouleversante, voilà ce qui
explique d'abord notre vocation de chrétiens.

Un chrétien regardant la souffrance,
plutôt un chrétien regardant un homme
femme, un enfant qui souffre : vous demandez
vous jamais ce que porte en lui ce regard
avait-il dans le regard que Jésus de Nazareth
posait sur les malheureux qu'il rencontrait
qui venaient à lui? La veuve de Nain
accompagne au cimetière le corps de son
unique? La Cananéenne qui demandait
pour sa fille que possède un démon? la
resses qui arrose de ses larmes les pieds du
Sauveur? Qu'y avait-il dans le regard de
qui doit se retrouver dans le nôtre, si vous
nous sommes ses disciples?

Tout d'abord, à coup sûr, le respect. Lui
respectait son frère ou sa sœur dans l'épreuve,
sans doute ne se sentait-il jamais au

frère des hommes que lorsqu'il les voyait engagés dans le combat de la souffrance? Avons-nous toujours le respect de l'homme qui souffre, même s'il souffre par sa faute? Ne voulons-nous pas être respectés nous-mêmes lorsque nous avons attiré sur nous l'épreuve qui nous frappe? Respectez dans l'homme le mystère de la souffrance, qu'il soit ou non chrétien; et respecter l'homme qui chemine à nos côtés, frappé, mutilé dans son cœur ou sa chair. Discernez en lui la présence du Christ qui attend de ses disciples qu'ils le trouvent, lui, leur Seigneur, et qu'ils le servent dans tous les malheureux que si souvent nous regardons avec méfiance, car nous avons peur qu'ils nous dupent, avec crainte, car nous redoutons que notre dureté à leur égard nous attire quelque réaction fâcheuse. Et nos paroles, et nos regards, et même notre façon de donner, si nous leur donnons, expriment souvent je ne sais quel manque de respect. Est-ce chrétien cela?

Toute douleur doit être respectée par quiconque se réclame du Christ : la douleur physique comme la douleur morale, comme la pauvreté. Et notre respect doit se lire dans notre regard.

Ce qui doit s'y lire aussi, c'est l'humilité. Que jamais notre regard ne laisse apparaître de l'orgueil : l'orgueil d'une supériorité quelconque, fût-ce celle de l'expérience de la douleur et des grâces que Dieu nous a accordées. Soyons

humbles devant la souffrance d'autrui. Un jour son mystère nous dépasse, et plus encore la présence sainte de Celui qui se fait un faible et un méprisé du « plus petit de ses frères (1) ». C'est dans la souffrance et l'espérance de Dieu que cette souffrance deviendra une force de purification et de sanctification.

Et puis, que notre regard dise aux blessés de la vie sur qui il se pose la patience que, d'aujourd'hui, nous leur offrons. Car il faut que le chrétien revête de patience (2) » pour vivre au milieu d'une souffrance qui peut être longue et qui ne peut jamais s'apaiser, que sa durée même ne le conduise pas à d'exaspérer et de rendre amère. Sans la patience est-elle d'autant plus difficile pour celui ou celle qui souffre nous est plus précieuse. Et cependant si nous la perdons, si peu qu'il soit, et nous laissons gagner par je ne sais quelle lassitude de l'épreuve qui poursuit ses racines à nos côtés, notre regard ne tardera pas à nous trahir et nous deviendrons la cause d'une nouvelle souffrance.

II

Cependant le chrétien ne peut pas regarder les hommes qui souffrent en demeurant à distance ou en passant son chemin, comme

(1) *Matthieu* 25 : 40, 45.

(2) *Colossiens* 3 : 12.

prêtre et le lévite de la parabole du Bon Samaritain (1). Parce qu'il est disciple du Christ, il s'arrête, il s'approche. Il doit le faire en tout cas, pour peu qu'il ait lu et compris l'enseignement du Maître. Ici encore nous recevons de dures leçons d'hommes n'ayant aucune foi chrétienne, mais qui se conduisent, devant les blessés de l'existence, comme le bon Samaritain. Ce sens de la solidarité humaine dans la douleur ne se remarque-t-il pas surtout dans les milieux qu'on appelle populaires? Sachons être reconnaissants des exemples qu'ils nous donnent.

Un contact va donc s'établir entre un chrétien et un homme dans l'épreuve. Ce serait affreux s'il faisait mal à celui-ci! Que cela soit possible, vous le savez vous-mêmes par des expériences douloureuses faites dans la souffrance. Il y a une sorte de sympathie protectrice et superficielle qui irrite au lieu d'apaiser. Et parce que l'amour vrai manque à notre cœur, nos paroles accroissent l'épreuve et la rendent amère. Oh! je ne suis pas de ceux qui nient la valeur de la sympathie que les hommes témoignent à la douleur. Mais qu'elle soit vraiment sympathie, c'est-à-dire communion avec la souffrance!

Disons donc que, dans notre approche de la souffrance d'autrui, il nous faut du tact. Non pas ce « jugement fin et sûr » dont parle Littré et

(1) *Luc 10 : 31-32.*

dont je ne méconnaiss pas le prix, mais l'effort de
toucher un cœur meurtri avec cette délicatesse
et cette compréhension qui feront que ce cœur
s'ouvrira au lieu de se fermer et qu'il accueillera
nos paroles non pas comme une tentative de
d'effraction, mais comme un geste d'apaisement et de
douceur.

Qui de nous, revivant les années écoulées, ne se
n'éprouve pas l'humiliation et la tristesse de
d'avoir vécu peut-être près d'une souffrance
qu'il n'a su ni comprendre ni apaiser? Et
bien qu'il y a des âmes blessées, des
angoissés qui se refusent à toute approche
leur semble indiscreète et paraissent impuissantes
bles à la plus authentique compassion. Et
tant, si nous demandions la grâce de
spirituel, du discernement des esprits, de
l'amour désintéressé, n'éviterions-nous pas
ce sentiment poignant d'avoir fait parfois
devant la souffrance d'autrui?

Je viens de nommer l'amour désintéressé
c'est lui, avant tout, que doit posséder
plus exactement, *qui doit* posséder notre cœur
de chrétien lorsque nous entrons en contact
avec un homme qui souffre. Il ne s'agit pas
de le sentez tous, de commencer par raconter
propres épreuves, comme si nous pensions
leur récit portât en lui une force de consolation.
Au contact de la souffrance notre première
vocation est d'aimer en demandant la fin de
nous oublier nous-même, et de ne nous

venir que des grâces reçues dans la douleur. Nous n'avons à être que des témoins de ce que Dieu accomplit, aux heures de détresse, en ceux qui crient à lui « du fond de l'abîme », et des messagers de l'Amour dont ils ont reçu la révélation au pied de la Croix. N'approchons pas de nos frères et de nos sœurs en souffrance, si d'avance nous n'éprouvons pas quelque tendresse pour eux. Ce que nous devons leur apporter, c'est une présence, non pas la nôtre, mais la présence du Dieu qui est Amour, que nous ne nous laissons pas d'invoquer pour qu'après nous avoir consolés dans nos épreuves il se révèle aux autres, à travers nos mots si infirmes, notre regard, notre sourire, comme l'Amour qui console, qui apaise et qui transfigure.

Comment ne pas écouter ici, en remerciant Dieu de les lui avoir inspirées, ces paroles de saint Paul aux chrétiens de Corinthe :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, de telle sorte que, par la consolation dont Dieu nous console nous-mêmes, nous puissions aussi consoler les autres, dans quelque affliction qu'ils se trouvent... Sommes-nous affligés? c'est pour votre consolation et votre salut; sommes-nous consolés, c'est pour votre consolation qui se manifeste dans votre patience à supporter les mêmes

souffrances que celles que nous endurons. Voici la ferme espérance que nous avons en ce sujet : nous savons que, comme vous avez part aux souffrances, vous aurez part aussi à la consolation ! (1)

Je sais bien que l'Apôtre a très particulièrement en vue les souffrances endurées par le Christ. Et pourquoi excluons-nous de la souffrance d'autrui, dont nous parlons, la souffrance de nos frères et de nos frères persécutés pour leur foi, protestants en Amérique et en Colombie, catholiques en Europe et en Afrique, protestants et catholiques dans d'autres parties du monde ! Là encore de lourdes épreuves nous appellent à notre amour et à notre intercession. Ce n'est pourtant pas une interprétation incorrecte de la pensée de l'Apôtre que d'appliquer ses paroles à toute souffrance qui frappe une créature de Dieu : auprès d'elle le disciple de Christ, s'il a connu dans sa propre affliction les consolations de Dieu, doit être le messager de l'Amour consolateur.

« Comment pourrions-nous essayer de soulager si nous n'avions nous-mêmes souffert ! » Adèle Kamm, cette « sainte protestante » que l'on appelait, dont la biographie nous fait voir dans le rayonnement d'une longue souffrance toute pénétrée d'amour, de reconnaissance et de joie par le Christ. Nous nous efforçons

(1) II Corinthiens 1 : 3-7.

bientôt de la rejoindre sur ce sommet. Pour l'instant c'est de notre mission de *consolateur* qu'il est question. En avez-vous jamais perçu la beauté et la douceur? Nous frôlons chaque jour, vous comme moi, des douleurs qui se disent inconsolables, qui sont en tout cas inconsolées. Et, parce que nous avons souffert, parce que le Christ nous a révélé le secret de la souffrance vécue avec lui, apaisée, consolée par lui, nous sommes appelés à dire à d'autres qu'eux aussi peuvent recevoir ce qui nous a été donné, qu'eux aussi peuvent connaître dans la souffrance la paix et l'espérance, la sérénité et même, un jour, la joie? Mes frères et mes sœurs, n'y a-t-il pas là de quoi tressaillir de gratitude et, dès à présent, de joie! En vérité nous pouvons comprendre la parole de saint Paul aux chrétiens de Colosses : « Je me réjouis de mes souffrances *pour vous* (1). »

Mais peut-être, lorsque nous entrons en contact avec la souffrance d'autrui, n'avons-nous pas encore été frappés nous-mêmes par l'épreuve?

Devons-nous renoncer pour autant à être, auprès de ceux qui souffrent, des messagers de l'amour de Dieu? Nullement. Mais, nous gardant d'offrir des consolations qui paraîtraient superficielles, nous abstenant surtout de faire entendre des exhortations qui seraient jugées

(1) *Colossiens* I : 24.

déplacées, efforçons-nous d'aimer. Oui, d'un tout simplement d'un amour discret, servi par l'intercession. Si nous aimons vraiment nous finirons bien par communier avec une souffrance qui deviendra nôtre, comme elle voulait nous faire le don d'elle-même en réponse à notre tendresse fraternelle.

N'est-ce pas là d'ailleurs l'achèvement de notre chemin vers quoi nous sommes en marche lorsque nous approchons des hommes qui souffrent, qu'ils soient ou non chrétiens, si vraiment nous voulons les rencontrer avec tout ce que nous demandons au Christ de mettre pour eux sur notre cœur? Nous sommes appelés, dans ce cheminement intérieur, à assumer leur souffrance.

Assumer la souffrance d'autrui, c'est d'abord s'en reconnaître solidaire. Et parce que nous sommes chrétiens, nous n'avons pas le droit de répudier cette solidarité. Pécheurs grâce à Dieu pardonnés, nous sommes solidaires du péché des hommes et de ses fruits maudits. Il ne nous est pas permis de nous désolidariser des hommes qui ont fait le mal et qui souffrent les conséquences de leur vie mauvaise. Que seraient-ils devenus s'ils avaient, comme nous, entendu l'évangile du Christ? Où en serions-nous aujourd'hui si nous n'avions pas rencontré le Christ et connu la joie du pardon, de la vie nouvelle, de la communion des frères dans l'Église? Ne dites-vous jamais qu'ayant tout reçu

grâce de Dieu nous sommes débiteurs envers ceux qui, jusqu'à présent, ignorent tout de notre foi et de notre espérance? C'est pourquoi, lorsque Dieu les place sur notre chemin, nous devons assumer leur souffrance, la laisser nous meurtrir jusqu'au fond de nous-mêmes, la faire nôtre par un amour qui, sans la froisser jamais, la prene en lui et la porte devant Dieu pour que lui-même y fasse pénétrer sa lumière et sa paix.

Nous ne sommes pas moins solidaires de la souffrance qui atteint nos frères et nos sœurs dans la foi. Et c'est ici qu'il faudrait mettre en pleine lumière l'insigne privilège qu'ont les membres d'une même Église de pouvoir, avec une intensité inconnue ailleurs, communier dans la souffrance. Il serait intolérable que, dans une paroisse du Seigneur Jésus-Christ, l'un de ses fidèles souffrît dans l'isolement, sans que jamais un frère ou une sœur vînt porter avec lui son fardeau et, tout simplement, être auprès de lui un signe de l'amour de Dieu. Et pourtant, surtout dans les grandes villes où s'entassent des créatures humaines qui souffrent, que de douleurs qui demeurent cachées, volontairement peut-être, mais que l'amour chrétien doit essayer de découvrir pour qu'elles ne demeurent pas sans consolation.

Quel appel à l'intercession est adressé aux membres d'une Église par la souffrance de leurs frères! Alors même que leur prière ne

recevrait pas l'exaucement demandé, leur communion dans la foi et dans la peine demeure en eux comme une grâce de Dieu.

Je ne puis penser sans émotion à ces communautés que des malades chrétiens ont conduits à former entre eux pour « porter fardeaux les uns des autres (1) » comme Paul nous y exhorte, découvrir ensemble la beauté et la joie de l'intercession, et s'unir ensemble à la paix incompréhensible que leur fait trouver au pied de la Croix. Cette confession chrétienne a vu naître en elle non pas seulement des paroisses de malades proches les uns des autres, comme à Assy, à Teville, à Berck, partout où sont établis des unions ou des villages de malades, mais des Unions de malades, que l'espace sépare et que l'épiscopat unit dans une même volonté de faire de la souffrance non pas une école d'égoïsme mais par la grâce de Dieu, une école de solidarité dans la maladie et de communion dans la foi et la prière.

Je sais ce que de nombreux malades catholiques doivent à l'Union catholique des malades et à celles qui en ont été les inspiratrices. Je connais mieux encore l'influence profonde exercée, sur les malades protestants, par les *Unions*, cette grande communion de malades. Adèle Kamm, que je citais tout à l'heure,

(1) *Galates* 6 : 2.

l'âme jusqu'à sa mort. C'est vraiment en pensant à la souffrance d'autrui, que nous considérons ce soir, que, des profondeurs de sa propre souffrance, elle a senti monter en elle l'élan de tendresse qui la portait vers celles, connues ou inconnues, souffrant de la même épreuve, et qui s'est incarné dans cette association des *Coccinelles* où tant d'amour, depuis lors, a aidé à accepter tant de souffrances et même à pressentir en elles une approche de la grâce de Dieu.

Qu'il y aurait de choses à dire, maintenant à ceux et à celles que leur vocation particulière, fait vivre en contact constant avec la souffrance : prêtres et pasteurs, médecins et chirurgiens, infirmières et assistantes sociales, aumôniers et visiteurs de prisons. Ce n'en est ni le temps ni le lieu. Ah ! qu'au moins ils ne se résignent jamais, dans la souffrance dont ils s'approchent, à ne considérer que le cas à soigner ou sur lequel enquêter ! « L'exercice du ministère, a écrit Vinet, menace l'esprit du ministère si rien au dedans ne l'entretient. » Cela est vrai de tout ministère, c'est-à-dire de tout service des hommes qui souffrent. Il n'y a rien de plus beau, après la vocation au ministère pastoral, que la vocation du médecin chrétien, de l'infirmière ou de l'assistante chrétienne. En soignant le corps qui souffre ils enveloppent de leur prière et de leur tendresse silencieuses l'âme souvent aussi meurtrie. Et, souvent sans qu'ils s'en doutent, leur science a moins de prix pour le malade

que le signe qu'ils leur ont apporté d'une présence divine qui a éclairé les heures sombres de leur vie.

III.

La souffrance d'autrui! Nous ne l'avons jamais approchée, jusqu'à présent, que se révélant à nous dans des existences personnelles auxquelles les nôtres sont mêlées. Mais que sont les douleurs des autres et les détresses que nous sommes appelés à côtoyer dans l'amoncellement de souffrances qui tout à la fois, écrase et aiguillonne l'humanité dans sa marche vers son destin?

On ne peut considérer sans effroi la multitude de douleurs qui remplit l'histoire, a écrit le philosophe Lavelle, mais le sort de la conscience humaine entière a été engagé dans chacune d'elles. Ce sont elles qui ont porté la conscience humaine jusqu'au niveau spirituel où elle est parvenue. Le plus beau courage pour chaque être est de ne pas lieu de s'en détourner, d'y consentir et de s'y assumer à la fois parce qu'il a été formé par elles, parce qu'il ne peut pas les penser sans elles, parce qu'il est encore en elles, parce qu'il les fait, parce qu'il est encore en elles à les subir, parce que nul n'est solitaire dans ce monde et que tout le mal et tout le bien qui se produisent ont un retentissement sur tous ceux qui vivent (1).

(1) *Ouvr. cité.*, p. 129.

Ne laissons pas notre méditation s'attarder ce soir à tout ce que les hommes ont souffert à travers les siècles. La pensée de notre temps nous suffit. Si les souffrances individuelles que nous connaissons en nous-mêmes et autour de nous nous imposent parfois des questions tragiques, que dirons-nous de la souffrance du monde qui vient battre le cœur chrétien comme la vague qui, lentement, use la pierre à quoi elle se heurte? Il y a une souffrance des multitudes où les épreuves personnelles semblent se fondre dans un anonymat de misère et de douleur. Jésus n'en ressentait-il pas le poids écrasant lorsqu'il s'écriait : « J'ai compassion de cette multitude (1)? »

La souffrance du monde revêt aujourd'hui de multiples aspects. De nombreux penseurs, au cours des dernières générations, ont vu surtout l'angoisse, montrant en elle, parfois avec une sorte de complaisance, la caractéristique du monde contemporain.

Je dis l'*angoisse* et non pas l'*inquiétude*. Qu'il y ait, au sens presque physique du terme, une inquiétude des masses humaines devant les menaces que leur font courir les progrès foudroyants de la technique mise au service de la destruction, nul ne le conteste! Nous avons vu une psychose de peur s'emparer de millions d'hommes déterminant des ébranlements ner-

(1) Marc 8 : 2 ...

veux, des chocs psychiques et, par là, des souffrances de toute nature. Mais c'est un état autrement profond que je vous parle.

On a beaucoup écrit sur l'angoisse depuis Kirkegaard, ce pasteur danois du siècle dernier, célèbre maintenant dans le monde entier, l'objet d'innombrables études qui font connaître en lui, « le véritable initiateur de la philosophie de l'existence » dont on sait l'importance profonde qu'elle exerce de nos jours. On connaît l'origine, « cette philosophie se trouve sous le signe de l'angoisse (1) ». Ainsi s'explique le philosophe Gabriel Marcel dans son remarquable ouvrage intitulé : *L'homme problématique*. Déjà Pascal laissait découvrir à l'homme la profondeur d'une angoisse qui le plonge dans le désespoir lorsqu'il prend conscience de la misère de sa condition humaine, « condition si misérable, dit-il, que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de :

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un rien à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leurs principes sont pour lui invinciblement cachés dans un secret insondable, également incapable de voir le commencement d'où il est tiré et l'infini où il est englouti.

Situation proprement désespérante,

(1) Gabriel MARCEL, *L'homme problématique*, p. 131.

Gabriel Marcel, à quoi il n'y a d'issue pour Pascal que par en haut, « c'est-à-dire dans l'acte par lequel la créature s'ouvre à la grâce qui la sollicite (1) ».

Avec Kirkegaard et les penseurs contemporains qu'il inspire le problème que l'homme est à lui-même se révèle de plus en plus complexe. Est-ce parce que l'homme a perdu sa référence divine « et qu'il a cessé » de se confronter à un Dieu dont il serait la créature et l'image? (2) » Toujours est-il, ajoute Gabriel Marcel, que « nous nous voyons aujourd'hui dans l'obligation de nous interroger... sur la signification qu'il est ou non possible d'attacher à l'aventure humaine considérée dans son ensemble (3) ». A la lumière de ce qu'on appelle la psychologie des profondeurs, nous avons à reconnaître que nous ne sommes pas au clair sur notre être intime et sur nos possibilités (4) ».

Ce ne sont pas là assurément, des réflexions familières aux masses humaines.

L'évolution du monde, la déshumanisation de l'homme, la conjoncture sociale et internationale les poussent cependant, qu'elles en aient ou non conscience, sur un chemin d'angoisse. La psychologie américaine y voit un désordre dont la psychanalyse décèle aisément

(1) Gabriel MARCEL, *ouvr. cité*, p. 126.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) *Ibid.*, p. 170.

(4) *Ibid.*, p. 182.

l'origine et auquel elle prétend porter. Pour les marxistes l'angoisse, résidu de ces périmées, disparaîtra lorsque le peuple sera émancipé (1). Partout cependant où l'homme est encore regardé comme autre chose que l'unité de fonctionnement (2), l'angoisse n'a pas l'avoir marqué d'un signe indélébile.

Frères et sœurs chrétiens tombent nous aussi, sous la domination de l'angoisse. Certes, bien des hommes de l'Ancien Testament ont connu son étreinte. Mais lorsqu'ils se sont tournés vers Dieu, quelle merveilleuse victoire était la leur ! Rappelez-vous le chant d'allégresse du psaume 107 : « Ils se sont tournés à l'Éternel dans leur détresse, et Il les a délivrés de leurs angoisses (3). »

Le disciple de Jésus-Christ est dans une situation toute nouvelle. L'angoisse humaine a subi, par la Croix, sa défaite définitive. Le péché, la mort et leurs tentatives ont été vaincus. « Et c'est pourquoi l'angoisse aussi, est bannie et vaincue une fois pour toutes (4). » Le chrétien, qui vit dans la confiance au Seigneur, ne peut plus avoir peur. Il se rappelle « ne craignez point », maintes fois répété par Jésus, est pour lui comme pour les autres disciples. La psychologie et la philosophie

(1) Cf. *ibid.*, p. 178.

(2) *Ibid.*

(3) Psaume 107 : 6, 13, 19, 28.

(4) BALTHAZAR, *Le Chrétien et l'angoisse*, pp. 67, 68.

modernes auront beau lui redire que le monde est dominé par l'angoisse et qu'il ne peut la surmonter « qu'en l'acceptant, qu'en y entrant, en la subissant résolument jusqu'au bout », il sait que « le christianisme ne peut rien répondre d'autre à ceci qu'un « non » radical ». Avec quelle force le philosophe chrétien Balthazar, que j'aime à citer ici, déclare qu'« il n'est pas permis au chrétien de connaître cette angoisse, l'accès lui en est interdit. Et si la conjoncture mondiale actuelle fait qu'il est plus difficile qu'en d'autres temps d'échapper à l'angoisse..., « tout ce qu'on peut en déduire, c'est qu'il est demandé à cette génération davantage qu'à d'autres et que, pour cette raison, il y aura probablement moins de vrais chrétiens qu'en d'autres temps... (1) ».

Voulons-nous être de vrais chrétiens, vous à qui je m'adresse et moi qui vous parle? Voulons-nous l'être en communiant à toute cette souffrance, individuelle ou collective, que nous avons regardée ce soir? Alors, apprenons de saint Paul qu'il est possible d'être non seulement paisible, mais heureux dans la détresse et la douleur, et demandons à Dieu la grâce de pouvoir dire à ceux qui souffrent près de nous et auxquels nous devons révéler ce merveilleux secret : « Je me réjouis de mes souffrances *pour vous*. »

(1) *Ibid.*, pp. 72-74.

LA COMMUNION AUX SOUFFRANCES DU CHRIST

Mon but est de connaître le Christ, et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances...

Philippiens 3 : 10.

Oserai-je dire, après vous avoir lu cette parole de saint Paul, que, dans la grande assemblée de chrétiens, proches ou lointains, que nous formons en cet instant même, rares sans doute sont ceux qui pourraient affirmer devant Dieu que c'est bien là, en effet, le but de leur vie? Certes, nous croyons à la résurrection du Christ et trouvons en elle la source et la garantie de notre espérance éternelle. Mais « connaître la communion des souffrances du Christ »? Est-ce vraiment, vous demandez-vous peut-être, la condition d'une vie chrétienne fidèle? Ne risquons-nous pas d'être entraînés par l'apôtre

Paul à une notion irréaliste du christianisme. Nous sommes chrétiens, nous voulons être chrétiens; nous croyons l'être; mais nous reculons devant une conception de la vie chrétienne qui, ayant conscience ou non, impliquerait la recherche de la souffrance et risquerait de déboucher à un « mysticisme malsain ».

Irréal, le christianisme de saint Paul? Non, vous n'avez jamais été frappés, au contraire, en lisant ses lettres, du réalisme puissant qui le caractérise. Le réalisme du péché et de la grâce, de la mort et de la vie? Et d'ailleurs, ce qu'il écrit aux Corinthiens de Philippe, saint Pierre et saint Paul, et les grands docteurs et les saints des diverses confessions chrétiennes ne l'ont-ils pas fait chacun avec son accent particulier, aux heures cruciales de la vie de l'Église? Saint Augustin, saint Bernard, Luther, Pascal, Wesley, Adolphe Monod et tant d'autres nous laissent entendre dans leur vie profonde cet étrange et merveilleux alliage de la mort et de la vie, de la douleur et de la joie dont la lettre aux Philippiens nous offre un si saisissant témoignage. Et maintenant ce que je disais tout à l'heure, je sais qu'il y a peu nombreux qu'ils puissent être, il y a des chrétiens et des chrétiennes à qui la vie a été faite de découvrir qu'il ne peut y avoir de christianisme authentique, vivant, fécond, en même temps que rayonnant de paix et de joie, que celui où la communion aux souffrances du Christ est désirée, vo-

demandée et vécue dans la foi, dans l'obéissance et dans l'amour.

I

Ces souffrances du Christ, nous devons tout d'abord les connaître. Et ici une remarque s'impose.

Pour un grand nombre de nos contemporains qui lisent l'Évangile, les souffrances du Christ n'ont rien de très exceptionnel. On peut, m'a-t-il semblé, jadis, résumer ainsi leur point de vue :

« Jésus annonce la venue du royaume de Dieu; il suscite, dans le cœur de ses compatriotes opprimés par le joug odieux du César de Rome, l'immense espoir que Dieu va enfin avoir pitié d'eux. Des foules s'attachent à ses pas. Mais le rêve ne se réalise pas. Au contraire, prêtres et théologiens, interprètes officiels de la Loi et des Prophètes, se déclarent contre Jésus. N'est-il pas conforme à la nature humaine que beaucoup de ses partisans, déçus, se soient retournés contre lui? Ses meilleurs amis l'abandonnent eux-mêmes au moment où les gens au pouvoir, que son enseignement gênait, réussissent à se débarrasser de lui... Une parodie de justice, étayée par de faux témoignages, s'achève par une exécution capitale... Jésus a souffert assurément, mais combien d'agitateurs religieux, sociaux ou politiques,

ont connu de par le monde des souffrances analogues (1)? »

C'est là, je le répète, une opinion courageusement exprimée, et que renforce la description tant de tortures contemporaines. Mais elle insiste aussitôt, elle ne peut être comprise par les chrétiens qui, selon l'expression de saint Paul, ne veulent « connaître la puissance de la résurrection du Christ. Remarquez, je vous prie, que l'Épître mentionne la puissance de la résurrection, et non la communion aux souffrances. C'est donc à ses yeux il est impossible de connaître les souffrances du Christ au point de communion avec elles, sans avoir éprouvé déjà, dans la vie, la puissance du Christ ressuscité, du Christ éternellement vivant qui, par son Saint-Esprit, suscite, éveille, développe, affermit la foi et conduit ensuite ceux qui veulent vivre en communion et pour lui sur le chemin où, connaissant les souffrances dans la lumière de la Résurrection, ils découvriront en même temps que c'est la communion à ces souffrances qu'ils perdront à cet abandon total qui permet au saint Paul de dire : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (2). »

Qu'est-ce à dire sinon que, pour connaître dans la mesure où nous le pourrons, les souffrances du Christ et communier avec

(1) Marc BOEGNER, *Le Christ devant la souffrance et la joie*, pp. 165-166.

(2) *Galates* 2 : 20.

nous devons être tout simplement, mais authentiquement de ceux qui confessent avec l'Église universelle : « Le troisième jour il est ressuscité des morts, il est monté au Ciel, il s'est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant; de là Il reviendra pour juger les vivants et les morts. »

Je vous disais, dans notre précédent entretien, que lorsque nous rencontrons la souffrance d'autrui nous devons regarder l'homme ou la femme qui souffre. Nous devons regarder aussi le Christ qui souffre. Je sais bien que, de cette souffrance, nous ne connaissons que ce que les évangiles nous en disent ou nous en laissent entrevoir. Quelles souffrances a-t-il connues pendant les longues années de vie cachée qui ont précédé son ministère public? N'est-ce pas en ce temps-là déjà que « bien qu'il fût Fils, comme le dit l'épître aux Hébreux, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (1)? » Et si, parce qu'il était saint, il a toujours ignoré les souffrances qu'entraîne pour la plupart des hommes leur propre péché, n'a-t-il pas nécessairement connu les souffrances de l'obéissance à son Père dans un milieu hostile et de l'amour qui se heurte aux incompréhensions et aux refus?

Nous voici donc devant le Christ qui souffre. Dieu veuille nous faire devant lui la grâce

(1) *Hébreux* 5 : 8.

d'un recueillement qui nous prépare à nier à sa souffrance !

Déjà, dans sa décision de demander le baptême de repentance, alors qu'il n'avait pas à se repentir, nous voyons la souffrance du saint qui ne se livre pas à ce que sa sainteté le sépare des hommes asservis au péché. A l'heure de son baptême, il apparaît comme l'homme solidaire. *malgré* sa sainteté, mais *à cause* d'elle, il a sa complète solidarité avec un monde qui souffre. Il accepte le constant et douloureux contact avec les souillures des hommes, ouvre son cœur tout grand à leur souffrance, si grande soit en elle la part du péché.

La tentation qui suit le baptême nous ramène devant une autre souffrance : la souffrance de voir Satan voulant usurper la place de Dieu dans l'adoration du Fils. Jésus triomphe de l'épreuve, mais sa victoire lui laisse la douleur du blasphème que Satan adresse contre Dieu : « Je te donnerai toutes ces choses si tu te prosternes et tu m'adores (1).

C'est l'heure où Jésus-Christ choisit délibérément le chemin sur lequel il devra traverser la souffrance. Puisqu'il s'est fermé les routes où Satan voulait l'engager, la voie lui reste ouverte, celle de l'obéissance totale à la volonté de son Père, dans

(1) *Matthieu 4 : 8-9.*

teté et dans l'amour. Et dès lors la souffrance chemine à son côté. Il me serait facile de vous la montrer à chacun de ses pas. Qu'il nous suffise de la discerner à quelques étapes.

Partout où Jésus passe sa sainteté éveille les puissances démoniaques assoupies dans les cœurs et aussitôt elle se coalisent contre lui pour lui barrer la route. Jésus en a souffert dès les premiers jours de son ministère. Avec quelle mélancolie il interroge ses adversaires : « Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux?... Les jours viendront où l'époux leur sera enlevé, et alors ils jeûneront ce jour-là (1). » Souffrance de l'homme à qui sa sainteté ôte toute illusion, tout en laissant intact son amour !

Son amour, hélas ! ne lui épargne pas la détresse de la solitude. Ni les joies de l'amitié ni les élans de la confiance populaire ne l'empêchent de vivre dans la solitude et d'en souffrir. Voyez-le à Nazareth, sa patrie, où il se sent méprisé de ses concitoyens incrédules (2). Entendez-le quand les siens, croyant qu'il a perdu l'esprit, veulent l'arracher, semble-t-il, à son activité (3) : « qui est ma mère et qui sont mes frères (4) ? » N'est-il pas seul, sur le chemin de Césarée, même au moment où Pierre vient

(1) *Marc 2 : 19-20.*

(2) *Marc 6 : 3-4.*

(3) *Marc 3 : 20-21.*

(4) *Marc 3 : 33-35.*

de confesser sa foi, lorsque ce même s'indigne de ce que son Maître parle francs et de mort inévitables, et qu'il répond : « Arrière de moi, Satan, tu se moi une occasion de chute : la pensée n'est pas de Dieu, elle est toute humaine. Et quand il prend le chemin de Jérusalem, solitude où l'Évangile nous le montre accompagné de ses disciples qui le suivent remplis de tristesse, n'est-elle pas l'image de la solitude la plus douloureuse de son âme. « Vous serez seul », leur dira-t-il bientôt (1) le même soir, à Géthsémané, il adresse à ses trois amis les plus chers ce reproche de sa souffrance se mêle à la tendresse : « Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi (2) ».

Comment ne pas écouter ici Pascal qui cherche quelque consolation au moins de la part de ses trois plus chers amis, et ils dorment; et il ne peut rien de soutenir un peu avec lui; et ils le laissent avec une négligence entière... Jésus est seul dans la terre, non seulement qui ne peut partager sa peine, mais qui la supporte seul et lui sont seuls dans cette connaissance

(1) *Matthieu 16 : 21-23.*

(2) *Jean 16 : 32.*

(3) *Matthieu 26 : 40.*

(4) *Le Mystère de Jésus.*

II

Faut-il rappeler que, toute cette souffrance et celle qui va suivre, Jésus l'avait annoncée à ses disciples et la leur avait déclarée nécessaire. « Alors, raconte l'évangile, il commença à leur apprendre qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes, et qu'il fût mis à mort (1). » Et, dès lors, à maintes reprises, Jésus insiste auprès de ses disciples sur la nécessité de ses souffrances et de sa mort.

Il faut! Pourquoi faut-il? « Le Fils de l'Homme est venu pour donner sa vie » (2), disait-il aussi. N'était-ce pas marquer que sa mort serait, non pas un martyre auquel il ne pourrait se soustraire, mais un don, un sacrifice librement consenti?

Pourquoi faut-il, sinon parce que Dieu a donné son Fils pour sauver le monde, parce que le Fils ne veut accomplir sa mission que dans l'Amour, et que, dans un monde pécheur, l'amour ne devient sauveur que dans la souffrance?

C'est pourquoi, au moment où il annonce la nécessité de ses souffrances et de sa mort,

(1) *Marc 8 : 31.*

(2) *Marc 10 : 45.*

Jésus donne leur vrai sens à ses paroles en déclarant qu'il « est venu être servi, mais pour servir et donner en rançon pour plusieurs (1) ». Et qu'il se présente avec une confiance entrevue et, en même temps, une triomphante assurance dans cette déclaration : « Si le grain de froment tombé dans le sol ne meurt pas, il reste seul; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits (2). »

Nous voici dans la chambre haute pendant le dernier repas. En quelques paroles et quelques gestes, Jésus découvre à ses disciples en vue de l'avenir, la signification de sa mort qu'il sait toute proche.

Cependant ce n'est ni d'exégèse, ni de théologie qu'il s'agit ici. Ce que nous regardons et nous contemplons, c'est celui qui va mourir, l'angoisse de Gethsémani et l'agonie de la croix. « Mon corps donné..., mon sang versé... » avec quelle sérénité sont prononcés ces mots, mais que de souffrance ils portent en eux !

Maintenant c'est l'heure pour laquelle il est venu. « Mon âme est en proie à la mort... » avait-il dit... Et pourquoi dirais-je : délivre-moi de cette heure?... Mais c'est cette heure-là que je suis venu (3). Pourquoi te trouble parle-t-il donc ?

Pierre, Jacques et Jean sont se

(1) *Marc* 10 : 45.

(2) *Jean* 12 : 24.

(3) *Jean* 12 : 27.

côtés. Et tout à coup, nous dit l'évangile, « il commence à être envahi par la tristesse et l'abattement. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; restez ici et veillez avec moi. » Puis, « ayant fait quelques pas en avant, il tomba sur sa face et pria ainsi : « Mon Père, si c'est possible, que cette coupe s'éloigne de moi ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux (1). » Un peu plus tard, pendant que dorment ses disciples, il prie de nouveau : « Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe s'éloigne de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite (2) ! »

Pascal, à qui l'on pense toujours dans la contemplation de Jésus souffrant, commente en ces mots : « Jésus prie dans l'incertitude de la volonté du Père, et craint la mort; mais l'ayant connue, il va au-devant s'offrir à elle (3). » Est-ce vraiment la mort que redoute Jésus ? Pourquoi, après le calme et la sérénité des heures précédentes, pourquoi cette soudaine angoisse ? Non, non, ce n'est pas la crainte de ce que nous appelons la mort qui fait jaillir de l'âme de Jésus la prière de Gethsémané : « Père, s'il est possible... » Au fond de la coupe de souffrance que depuis si longtemps il a commencé de boire, il aperçoit quelque chose

(1) *Matthieu 26 : 37-39.*

(2) *Matthieu 26 : 42.*

(3) *Le Mystère de Jésus.*

que, jusqu'à présent, il n'avait pas vu
là le mystère de sa souffrance.

Quel est-il donc ce mystère qui, toute cette nuit d'outrages, de violents cris de haine et de mort, le fait regarder au delà des souffrances et de la mort vers ce fond de la coupe qu'il devra boire à l'heure? Seule la lumière de la Rédemption qui, pour nous chrétiens, éclaire la Croix, en fait entrevoir les dernières profondeurs. Au moment où Jésus s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Les hommes l'avaient rejeté dès qu'il était apparu moins fort que ses ennemis. Le Père lui restait... et la communion avec lui n'était-elle pas sa lumière, sa force et sa vie? »

« Soudain, la face du Père se voila. Les ténèbres envahirent l'âme du juste, et il ne trouva plus son Père. Jamais sa prière ne lui avait été aussi nécessaire qu'à ce moment de cruelle agonie où il supportait les attaques de toutes les puissances d'en bas. Mais il cria en vain : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? »

« Cri étrange, remarquait un jour un philosophe terrible, qui dérouta l'homme incapable de recueillement et de réflexion (2). »

(1) *Marc 15 : 34.*

(2) T. FALLOT, *La religion de la solidarité*, p. 306.

nous de demeurer recueillis et de réfléchir.

Quelle est la conséquence dernière du péché? La souffrance qui, si souvent, le châtie dans la vie de l'homme pécheur? Certainement non, puisqu'elle prépare souvent aussi sa conversion à Dieu et sa naissance à la vie de la foi et de l'amour. La mort physique par quoi prend fin notre existence terrestre? Non encore, puisque les enfants de Dieu sont appelés à passer par la mort aussi bien que les pécheurs endurcis. Alors, quelle est-elle? Elle est autrement tragique que la mort de notre corps; elle est la séparation totale d'avec Dieu.

Être séparé totalement de Dieu, non pas d'un Dieu inconnu, dont on ne se soucie pas, auquel, d'ailleurs, on demeure uni, sans même le savoir, alors même qu'on le mette en doute ou qu'on le nie. Mais être séparé de Dieu, connu comme Dieu, comme le Dieu de la vérité, de la sainteté, de l'amour; être séparé de Lui parce que, repoussant tous ses appels, on lui a préféré le péché, c'est-à-dire qu'on s'est préféré soi-même à Dieu. Et, dans cette séparation, parce qu'on a refusé de se reconnaître pécheur, et qu'on nie que le péché soit péché, n'entendre plus en soi que soi-même ou le silence, n'est-ce pas là la damnation? N'est-ce pas l'enfer?

Jésus, sur la Croix, a enduré la souffrance de l'enfer. Et c'est la coupe qu'en Gethsémané il a demandé à son Père de lui épargner. Ce

n'est pas devant la mort physique tremblé. Il a frémi d'angoisse lorsqu'il a prononcé la parole que, pour être véritablement rédempteur, il devait prononcer la condamnation que le Père porte contre le péché et, tout à la fois, la volonté du Père de pardonner aux repentants et leur assurer son pardon, il devait aller jusque-là, jusqu'à vivre spirituelle, jusqu'à ressentir l'indicible de la malédiction qui frappe le pécheur.

Mais la parole filiale que Jésus fait avant de mourir : « Père, je remets mon esprit entre tes mains (1) », témoigne qu'à la nuit atroce où il s'est senti rejeté, il a vu resplendir de nouveau la lumière de son unité ineffable avec le Père.

Supprimez l'amour, a écrit Fallois, et de la Croix, et tout devient monstrueux. Pour intervenir l'amour, et tout change... En somme, c'est l'amour qui commande et qui obéit. Ce qu'aucune loi n'a le droit de faire, l'amour a le droit de l'inspirer, et l'amour a le droit de l'accomplir (2).

Une fois encore nous regardons Jésus sur la Croix : il y souffre parce qu'il aime et qu'il aime, il accepte de tout souffrir pour sauver.

Cependant la souffrance du Christ

(1) *Luc 23* : 46.

(2) *Ouvr. cité*, p. 327, 328.

pas fin sur le Calvaire. « Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde » (1), a dit Pascal. Et certaines paroles du Nouveau Testament nous font entrevoir que, dans la gloire d'où il exerce sa seigneurie, il continue de souffrir.

« Si un membre souffre, disait saint Paul, du corps du Christ qui est l'Église, tous les membres souffrent avec lui (2). » Comment celui qui est la tête du corps, le chef de l'Église, ne participerait-il pas à cette souffrance? Les souffrances de l'Église sont les souffrances du Christ. Le Christ souffre des persécutions qui frappent les membres de son corps, des haines qui injustement les meurtrissent, des calomnies imméritées par quoi on cherche à les salir. Mais s'il souffre avec l'Église et pour l'Église, il souffre aussi par l'Église et par les chrétiens que nous prétendons être. Il souffre de nos divisions, de nos orgueils ecclésiastiques, de notre conformisme souvent hypocrite. Notre dureté de cœur envers les malheureux en qui il nous révèle sa présence (3) et notre avarice à l'égard de son œuvre, notre esprit partisan, notre faiblesse dans le témoignage que nous devons lui rendre, tout cela et bien d'autres choses encore lui infligent des douleurs toujours nouvelles.

(1) *Le Mystère de Jésus.*

(2) *I Corinthiens 12 : 26.*

(3) *Matthieu 25 : 31-46.*

Comment ne souffrirait-il pas puisque, nous apprend l'Écriture, toujours vivant pour intercéder pour nous. Il ne peut pas prier pour nous sans assumer tels que nous sommes dans cette intercession, avec nos joies et nos souffrances, nos détresses et notre espérance, notre foi si mêlée d'incrédulité. Et si nos joies le réjouissent, nos souffrances le font souffrir. Oui vraiment, à cause de son corps, de son sang, de sa vie, de son Église et de ses fidèles, « Jésus-Christ est mort en agonie jusqu'à la fin du monde ». Comme dit Pascal, « il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (2). Il ne faut pas que ses souffrances soient une fois encore, comme à Gethsémani, abandonnées à Dieu et laissées à Dieu seul avec sa souffrance. Il faut que nous la regardent et la méditent, qu'ils la regardent et la méditent, qu'ils la regardent et la méditent, dans leur foi et leur amour.

Sans doute alors, dans la souffrance du Seigneur, entreverront-ils la souffrance du Père! « Comme un père a compassion de ses enfants, ainsi l'Éternel a compassion de ses enfants », dit déjà le psalmiste. L'Ancien Testament tout entier nous révèle la souffrance de Dieu. Et devant la Croix, elle semble s'approfondir. Elle nous dans la souffrance du Fils. « Cette souffrance est mutuelle de Dieu et de l'homme », dit Simone Weill. « Cette souffrance » (3), a écrit Simone Weill. Nous

(1) *Hébreux* 7 : 25.

(2) *Le Mystère de Jésus*.

(3) *Ouvr. cité*, p. 174.

qu'elle est aussi joie et lumière et paix. Mais cette souffrance de Dieu n'était-elle pas dans la pensée de saint Paul lorsque impatient de communier aux souffrances du Christ il invitait les chrétiens à devenir « conformes à lui dans sa mort (1) ? »

III

Qu'est-ce que tout cela peut signifier pour nous? — Que saint Paul apôtre, honoré d'une vocation unique, ait été appelé à entrer dans une communion, inaccessible à la plupart des autres, avec les souffrances de son Seigneur, qui pourrait s'en étonner? Dans la plaine immense des médiocrités spirituelles à quoi nous nous résignons si souvent s'élèvent ici et là des cimes d'où rayonnent tout ensemble la souffrance et la joie de ceux que nous appelons les saints. Mais, pour le commun des chrétiens, le but si clairement vu par Paul, ne demeure-t-il pas caché? Vous sentez-vous le droit de vous écrier comme lui : « J'ai été crucifié avec le Christ? (2) » Une fois encore, à vouloir nous appliquer à nous-mêmes ce qu'un saint Paul nous laisse entrevoir de sa vie religieuse la plus intime, ne courons-nous pas le risque de tomber dans l'irréel?

(1) *Philippiens* 3 : 10.

2) *Galates* 2 : 20.

Prenons garde, mes frères ! Quelque chose après notre texte l'Apôtre ajoute : « où nous sommes arrivés, marchons en avant. Soyez mes imitateurs (1). » C'est la conviction que ce qu'il a reçu la gloire et de vivre ses enfants dans la foi, de leur faire recevoir eux aussi. Il n'y a pas, dans la vie chrétienne des « parfaits », mais des chrétiens ayant atteint la majorité et celle de disciples du Christ appelés à demeurer d'éternels mineurs. Il n'y a pas de sainteté accordée à quelques-uns comme un privilège à quoi « les chrétiens de la terre » n'ose me permettre cette expression, mais tout le monde est en droit de prétendre. La même voie est ouverte à tous, qui va vers le royaume de Dieu. Tous doivent y marcher ensemble. Sur ce chemin qui les mènera jusqu'à la gloire ils sont appelés à communier avec les souffrances du Christ. N'oublions jamais que nous rappelle saint Paul : « Nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ, mais toutefois nous souffrons avec lui pour que nous soyons aussi glorifiés avec lui (2). »

Comment pourrions-nous aimer Dieu en réponse à l'amour toujours premier que Dieu nous aime, sans souffrir de ses souffrances ? Et je précise : tout d'abord des souffrances.

(1) *Philippiens* 3 : 16-17.

(2) *Romains* 8 : 17.

que nous-mêmes nous lui infligeons? Ne vous arrive-t-il jamais de jeter un regard en arrière sur le déroulement de votre vie? Quelle part y avez-vous faite à la méditation de l'Évangile, à la prière, à l'intercession, au service de ceux qui souffrent, à l'amour fraternel dans l'Église de Jésus-Christ, au sacrifice de tout votre être à celui qui a donné sa vie pour vous? Les questions que je vous pose, je me les pose aussi, croyez-le-bien. Et les réponses que je suis contraint de leur donner me remplissent de confusion et de douleur à la pensée de ce que mon Seigneur Jésus-Christ a souffert par moi! C'est peut-être par ce chemin que nous arriverons à communier à la souffrance que ses disciples lui ont infligée pendant son ministère terrestre.

Mais si nous sommes chrétiens, si nous sommes résolus à confesser notre foi au Christ dans le monde et d'abord dans notre milieu familial ou professionnel, nous devons apprendre, nous aussi, ce que c'est qu'être « un signe de contradiction » (1). Nous connaissons les railleries, les critiques ironiques ou les silences méprisants. Et nous serons conduits sur des chemins où nous vivons la détresse de la solitude. Comme les paroles du Maître auront alors une résonance nouvelle dans notre cœur : « Vous me laisserez seul; mais je ne suis pas

(1) *Luc 2 : 34.*

seul, car le Père est avec moi (1).
semblera être plus proches de lui,
nous le sentirons tout proche de nous
« ayant été lui-même éprouvé pour
ceux qui sont éprouvés (2). »

Je parle au futur; ne devrais-je
primer au présent? Je vous ai tant
votre souffrance, mes frères et moi
au cours de ce carême, qu'il me sem-
ble de discerner qu'en elle et que par elle
forme ou sous une autre, vous êtes
à communier aux souffrances du Christ
ta croix et les douleurs humaines,
jour Henri Perreyve, il y a une
conformité (3). » Que de fois en avons
la révélation lorsque submergés par
de détresse, sur le point de couler dans
du désespoir, un regard vers la Croix
rendu l'espérance : « O croix ave
« Je te salue, ô Croix, mon unique es-
A cet instant même n'avez-vous pas
qu'entre les souffrances du Christ et
existe une mystérieuse mais indéniable
darité?

Sans doute nous est-il possible,
et l'amour, de communier aux souffrances
Christ sans connaître nous-mêmes la
Et cependant, c'est dans le combat d'

(1) Jean 16 : 32.

(2) Hébreux 2 : 18.

(3) H. PERREYVE, *La journée des malades*, p. 2.

france que l'intensité de sa souffrance sainte nous est vraiment révélée. Pourquoi ne pas le dire? Il y a des crucifiements de la chair ou du cœur qui, lorsque la tentation de révolte a été surmontée, rendent tout proches la Croix du Calvaire et l'Homme de douleurs qui y sombre dans l'angoisse avant de se retrouver tout près du cœur du Père.

Et c'est alors que nous pressentons les fruits qu'en nous peut porter la souffrance :

La science de la croix, écrivait dans sa captivité la Mère Angélique de Saint-Jean, de Port-Royal, la science de la croix ne s'apprend qu'au pied de la Croix, qui est la chaire d'où Jésus-Christ l'enseigne à ceux qui veulent l'y suivre et s'y attacher avec lui (1).

Mais écoutez ces quelques lignes qu'écrivit, dans une agonie de souffrances, la noble chrétienne dont je vous ai déjà parlé, Joséphine Butler :

Il y a longtemps, j'ai demandé à Dieu une grâce : vivre en communion avec Jésus-Christ.

Ai-je le droit de murmurer parce que, en exaucant ma prière, Il ne l'a pas exaucée de la manière que j'attendais? Je rêvais une communion comme celle de Marie, assise aux pieds du Sauveur, écoutant sa parole, paisible, heureuse, ayant choisi la bonne part. Mais ce n'est pas ce qu'il m'accorde aujourd'hui.

(1) *Relation de captivité de Mère Angélique de Saint-Jean*, p. 68.

Aujourd'hui ma communion avec est celle du malfaiteur repentant, cloué à la croix à ses côtés. Tout ce que je puis faire est de tourner la tête du côté de la croix. Le Seigneur est attaché et souffre lui aussi à la croix à la sienne je puis lui adresser quelques faibles paroles; mais je suis privée du contact et des consolations que j'ai connus dans sa présence... Il a choisi lui-même la croix pour notre communion, c'est pourquoi elle est si chère... Et comment aurait-il pu mieux que de me faire partager sa solitude et de m'apprendre, durant les longues heures de sa souffrance silencieuse, ce qu'il y a de bon et de bienfaisant et de terrible dans la douleur, dans l'obscurité et dans la vision du péché pour lequel il est mort? — Je te remercie, mon Dieu! (1)

Je crois fermement qu'en s'écriant « Je suis crucifié avec le Christ », l'apôtre Paul a ouvert la voie sur laquelle les chrétiens, par l'épreuve apprennent à unir leur souffrance à la souffrance de la Croix et croient en même temps que le Christ éternel leur souffrance et leur révèle par sa croix le sens même de la vie chrétienne.

Quelle est-elle donc cette loi, si elle est que le Christ s'entretenant avec les disciples d'Emmaüs, a formulée ainsi : « Ne faites pas que le Christ souffrît ces choses avant

(1) Joséphine BUTLER, *Souvenirs et pensées*.

dans la gloire (1) » et que saint Paul énonce en ces termes : « Cette parole est certaine : Si nous mourons avec le Christ, nous vivons aussi avec lui (2). » Non, le but n'est ni la souffrance ni la mort, le but c'est la vie, la vie victorieuse dès ici-bas du péché, la vie où, par la grâce de Dieu, la souffrance ne cause plus ni amertume ni révolte mais devient, à son tour, une puissance de vie; la vie qui sait qu'elle devra affronter la mort, mais qu'elle l'affrontera dans la foi à celui qui nous a promis que quiconque croit en lui vivra quand même il serait mort (3); la vie qui sait que par delà la mort elle sera la vie triomphante, dans la communion ineffable de la Trinité sainte et de tous les bienheureux.

Alfred Boegner, que nos Églises protestantes révèrent comme un de leurs saints, notait un jour, au début de son ministère pastoral : « Loi du royaume des cieux : il *faut* souffrir pour accomplir l'œuvre de Dieu. » Toute semence de vie se sème dans la douleur et dans la mort. « La régénération est une mort, si elle est aussi une vie... Le renoncement est une mort. L'apostolat consiste à être toujours livré à la mort pour l'amour du Christ, à « porter en soi la mort du Christ », à « souffrir en sa chair le

(1) *Luc* 24 : 26.

(2) *II. Timothée* 2 : 11; cf. *Romains* 6 : 8.

(3) *Jean* 6.

reste des afflictions du Christ pour son peuple, est l'Église ».

« Voilà la pensée divine. Il faut la contempler et la faire sienne, accepter cette pensée, mieux, l'appliquer volontairement, se laisser contraindre, « crucifier sa chair avec ses passions et ses convoitises », « traiter dur son corps ». Mourir à ses aises, à ses goûts, à sa gloire, à sa volonté. Mourir et souffrir pour Jésus-Christ, et se réjouir en cette mort, se complaire en ces souffrances. Voilà ce que Dieu appelle avoir la pensée de Dieu (1)

O vous tous qui avez souffert et qui souffrez encore, vous tous les blessés du corps, meurtris dans leur chair, les angoissés, les solitaires, vous tous, dont il me semble que le regard, tressaille d'espérance au-dessus de votre désespoir, car la Croix de Christ vous annonce ce soir encore que quelque chose a souffert pour vous, souffre toujours pour vous.

Quelqu'un qui peut et veut transformer sa souffrance, ce Christ dont le nom est sur nos lèvres, et, je l'espère, sur nos cœurs, et qui vous dit comme les premiers disciples : « Vous êtes dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie, et nul ne vous ravira votre

(1) Alfred BOEGNER, *Pensées du matin*, p. 39.

(2) *Jean* 16 : 19.

VI

LA TRANSFIGURATION DE LA SOUFFRANCE

Vous êtes maintenant dans la tristesse, mais votre tristesse sera changée en joie et nul ne vous ravira votre joie!

Jean 16 : 91.

Nous voici donc parvenus au dernier samedi de ce carême de 1955, et une fois encore je voudrais, très simplement, très fraternellement, me tenir près de vous et de votre souffrance. Tant de lettres reçues, tant de confidences accueillies avec respect et gratitude donnent nécessairement à cet entretien un caractère intime où nos multiples épreuves, si diverses cependant, se rapprochent et se découvrent ensemble un nouveau visage. Car c'est là la transfiguration de la souffrance dans la vue du disciple de Jésus-Christ : elle reçoit un nouveau visage, qui lui est donné non par la foi du chré-

tien, mais par la grâce de Dieu que
et qui, à travers elle, pénètre toute

Voulez-vous que nous regardions
ce nouveau visage de notre souffrance
d'avance que vous serez surpris
troublés par tel ou tel trait sur lequel
Et pourtant, je l'entrevois bien tel
dire, déjà préformé en vous par
Peut-être suffit-il simplement, pour
raisse dans sa beauté, que vous v
d'une offrande plus totale, à Jésus
veut vous donner le secret merveil
liberté dans la souffrance et de la j
douleur.

I

Et d'abord nous ne dirons pl
n'est-ce pas? que nous *subissons* no
« Notre seul acte efficace, écrit
Kamm que nous avons écoutée d
sieurs reprises, est celui de souffrir
ment et non de subir (1). » Je ne
sur ce que je vous ai dit de la m
qualifiée bien à tort de vertu chr
Christ, sur le chemin du Calvaire, n
gnait » pas à mourir. « Personne ne m
disait-il, je la donne (2) ». Et lo

(1) *Ouvr. cité*, p. 180.

(2) *Jean*.

l'entendons en Gethsémané, prier que, s'il est possible, s'éloignât de lui la coupe dont il découvrirait l'inexprimable horreur, sa dernière parole : « que ta volonté soit faite », marque, non pas une résignation à une volonté implacable, mais un libre acquiescement qui est une victoire, la dernière victoire avant Golgotha.

Ainsi nous accepterons nos souffrances, celles de hier et celles de demain, et nous renouvelerons chaque jour notre acceptation par un acte de liberté. Que ce soit difficile, impossible même à notre cœur labouré par sa propre souffrance ou par celle de notre chair, j'ai dû l'apprendre comme vous et je le sais comme vous ! Nous n'avons que trop souvent l'impression d'être le jouet de puissances diaboliques, devant quoi nous ne sommes plus que de pauvres choses n'ayant plus rien à dire dans le déroulement inexorable de leur destin ! Ne vous laissez pas écraser par ce sentiment qui dissimule une tentation. Refusez d'être les esclaves de vos épreuves ; affirmez votre liberté en les acceptant, en leur faisant place dans votre existence, mais en gardant toujours pour Dieu la place qu'Il réclame, précisément pour vous rendre capables de vous donner librement à la souffrance en faisant de ce don une libre obéissance à Celui à qui nous disons, nous aussi, dans la douleur, comme dans la joie : « Notre Père... que ta volonté soit faite. »

Un biographe de sainte Thérèse d'Avila nous

la montre recevant, au sortir d'une maladie, une « dernière leçon d'humilité » qui comprend que, sans la grâce elle ne peut pas même aimer, pas même souffrir. Ce que nous imaginons pas, nous non plus, nous ne pouvons le faire qu'avec un libre acquiescement dont je parle pour ne pas venir de nous-mêmes. Il nous se sent comme tant d'autres choses, si nous ne pouvons vraiment l'offrir à Dieu. Ainsi pour lui dire comme David, mais sur un autre ton que celui des offrandes temporelles : « Seigneur, de toi que nous avons reçu ce que nous ne pouvons donner (2). »

Cette liberté, qui nous est donnée par Dieu de l'épreuve, développe en nous une liberté de disponibilité, à quoi nous n'aurions pu accéder croire auparavant, et nous avons pu nous reconnaître nous-mêmes. Nous sommes prêts maintenant à dire à Dieu avec confiance :

Je ne vous demande ni santé, ni vie, ni mort ; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort pour votre gloire, pour mon salut et pour la liberté de l'Église et de vos saints... Sachez ce qui m'est expédient : vous êtes mon souverain maître, faites ce que vous voulez.

Ce n'est pas sans lutte qu'on en arrive à cela.

(1) Jeanne GALZY, *Sainte Thérèse d'Avila*, p. 15.

(2) I Rois 29 : 14.

(1) *Prière pour demander à Dieu le bon usage des misères*.

ceux d'entre vous le savent qui peuvent faire leurs les paroles de Pascal. Lutte contre la chair et le sang, mais aussi contre le tentateur qui ne veut pas que nos épreuves servent à la croissance de notre vie chrétienne et voit en elles un moyen unique de briser notre communion à Jésus-Christ. Laissez-moi vous le redire : le tentateur peut être vaincu. Sur le lit auquel la maladie vous enchaîne, dans votre chambre solitaire où vous éprouvez encore ce soir la détresse d'être seul, ou dans votre cœur saignant de ses blessures, vous pouvez, vous devez, par la grâce de Dieu, accomplir l'acte de liberté que Dieu vous demande, et dire à votre épreuve que vous l'acceptez.

C'est alors que votre souffrance vous apparaîtra transfigurée. Lorsque vous la regarderez, pensant à ce qu'elle était pour vous dans le passé, vous ne la reconnaîtrez plus.

Ne croyez pas surtout que, parlant ainsi, je me prépare à faire l'éloge de la souffrance, de notre souffrance. Comme le professeur Jean-Daniel Benoit, dans son émouvant petit livre intitulé *Souffrance et intercession*, a raison d'écrire :

Je suis effrayé parfois de la facilité avec laquelle certains auteurs font ce qu'on pourrait appeler l'éloge de la souffrance. Ah ! plutôt il me semble que la souffrance est une terrible tentation ; elle risque de nous cacher Dieu, de nous

voiler son regard paternel, de vider toute présence amie (1).

Et cela est profondément vrai. Ce n'est pas parce que nous l'acceptons que la souffrance est d'être une réalité affreuse qui nous arrache des larmes, des gémissements ou des cris de détresse. Et qu'elle est laide parfois, et même repoussante lorsque certaines maladies nous atteignent. Mais précisément la grande victoire est de vouloir souffrir en chrétienté, de prononcer avec Jésus-Christ le *fiat voluntati* « que ta volonté soit faite », et au lieu de se laisser le poing à l'épreuve, de lui tendre la main pour l'accueillir. Et lorsque nous l'accueillons au lieu qu'elle nous entraîne vers des révoltes de révolte et d'amertume, nous nous élevons avec elle dans une ascension, souvent difficile, mais où parfois s'offre à notre esprit l'escalier d'une échelle reliant le Ciel à la terre, où se pruntent des anges que Dieu envoie à notre rencontre.

Oui, le visage de notre souffrance se tourne vers Dieu et reçoit de lui son éclaircissement. Bien loin qu'elle nous sépare de Lui, elle nous fait entendre un insistant appel à nous donner toujours plus totalement à Sa sainteté et à son amour. La triomphante certitude de l'apôtre Paul chante dans notre cœur :

En toutes choses nous sommes plus

(1) *Souffrance et intercession*, p. 42.

queurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort ni la vie..., ni le présent, ni l'avenir..., ni rien ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ, notre Seigneur (1).

« Rien ne pourra nous séparer... » Il y a des souffrances maudites qui dressent l'homme révolté contre Dieu et le font se murer peu à peu dans son épreuve. Elles ne séparent pas de Dieu seulement celui qui souffre; elles l'aigrissent contre ceux qui l'entourent. et même contre ses frères de souffrance. Vous avez vécu cela peut-être, vous à qui je parle, et vous connaissez les ravages de la souffrance dans un cœur qu'elle persuade de se fermer à l'amour de Dieu et à la sympathie des hommes et de s'isoler avec elle dans un tête à tête où se poursuit inlassablement le dialogue amer de l'homme avec sa souffrance.

Et maintenant, parce que Jésus-Christ nous a fait communier à ses souffrances, parce qu'Il nous a révélé sa paix, parce que nous sommes membres de son corps, « rien ne peut plus nous séparer de lui d'abord, de lui, notre Sauveur et notre Seigneur, mais en lui et par lui de notre Père et de nos frères, et surtout de nos frères qui souffrent. C'est le péché qui sépare, c'est le péché qui rompt toute les solidarités divines et humaines dans lesquelles Jésus-Christ veut

(1) *Romains* 8 : 37-39.

nous restaurer. Et c'est le péché d'orgueil ou d'incrédulité qui, par notre souffrance, en fait une puissante séparation. Grâces soient rendues à Notre souffrance tourne maintenant son visage vers Lui; elle l'accueille en elle, parce qu'elle sait accueillie par Lui. Et, dans le même instant, elle regarde les hommes qui souffrent d'un regard qui se veut et deviendra parfaitement fraternel.

II

C'est une austère école que celle de la souffrance! Mais pour qui consent à se laisser instruire par elle, que de merveilleuses leçons! Suzanne Fouché, qui nous en parle, l'appelle école de vie, et c'est le chrétien ne finirait-il pas quelque jour à considérer ainsi (1)?

Peut-être, parmi mes auditeurs de cette école en est-il de nombreux qui voient bien dans la souffrance une école de mort? Mais la forme qu'elle révèle, elle leur laisse l'impression poignante d'une mutilation. Mutilation de la chair ou du système nerveux, qui atteint profondément la vie morale. Mutilation du cœur aussi, auquel la mort arrache brutalement celui ou celle qui était sa vie. Que

(1) Suzanne FOUCHÉ, *Souffrance, école de vie*, Paris, 1904.

nous parler de la souffrance école de vie?

Et pourtant l'expérience des chrétiens — je dis des chrétiens — qui souffrent, va dans le sens indiqué par Suzanne Fouché. Nous ne nous apercevons pas toujours que, professant d'être des disciples du Christ, nous ne sommes pas devant l'épreuve très différents de ceux qui ne croient ni à l'amour de Dieu, ni à la grâce révélée en Jésus-Christ, ni à la vie éternelle dont il veut implanter en nous l'espérance. Mais si nous prenons notre christianisme au sérieux (1), lorsque la douleur fait irruption dans notre existence et si nous acceptons de nous mettre humblement à son école, ce sont d'extraordinaires leçons de vie que nous recevrons alors. La souffrance est une grande simplificatrice; elle nous oblige à revenir à l'essentiel; elle dissipe les apparences que nous prenions pour des réalités de grand prix; elle bouleverse notre échelle des valeurs; elle nous conduit à nous juger peu à peu — et toute notre vie avec nous — dans une lumière toute nouvelle, à scruter nos intentions, à soupeser nos ambitions. Et surtout, parce qu'elle nous amène au pied de la Croix, elle nous fait trouver en elle la révélation de la vie qui ne s'accomplit, telle que Dieu la veut, que dans le don qu'elle fait d'elle-même. Ainsi nous place-t-elle sur le chemin où nous aurons la certitude de suivre Jésus-Christ.

(1) Voir ci-dessus, p. 8.

Ce chemin, nous n'y insisterons jamais — est le chemin de la sainteté. De même — nous dans la première lettre de l'apôtre Pierre que l'on est éprouvé par le feu, notre épreuve éprouvée par les afflictions et les souffrances. « J'ai voulu t'épurer, disait Dieu à son peuple par l'un de ses prophètes, je t'ai éprouvé au creuset de l'affliction (2). » L'apôtre saint Pierre engageait les chrétiens de son temps à ne pas trouver étrange d'être dans la fournaise de l'épreuve, comme s'il leur arrivait quelque chose d'extraordinaire (3) ». Ce qui doit servir de creuset de la souffrance, ce sont des chrétiens et des chrétiennes — vous et moi — qui, parce que Dieu veut leur sanctification et donc qu'ils deviennent saints (4) — le remercient et sont ramener par la souffrance à la claire vision de l'achèvement promis à leur vie dès qu'ils ont été saisis par Jésus-Christ (5).

Bénis sois-tu, mon Dieu, qui donnes la souffrance. Comme un divin remède à nos impuretés.

aimait à redire Adèle Kamm (6). Quel chemin ayant souffert, n'a pas découvert dans la souffrance une puissance de purification?

(1) *Pierre* 1 : 6-7.

(2) *Esaïe* 48 : 10.

(3) *I Pierre* 4 : 12.

(4) *I Thessaloniens* 4 : 3.

(5) *Philippiens* 1 : 6.

(6) *Ouvr. cité*, p. 193.

« Parce qu'elle devient école de vie, la souffrance est pour nous école d'humanité. S'il y a des hommes que la souffrance « déshumanise » en les amenant à se rétrécir et à limiter leur horizon à leur propre épreuve, les chrétiens, au contraire, par leur communion même aux souffrances du Christ et en lui à la souffrance de leurs frères, acquièrent peu à peu une sensibilité à la douleur et à la détresse des autres qu'ils portent désormais devant Dieu, avec leur propre souffrance, dans leur intercession... La souffrance acceptée et offerte, a écrit Élisabeth Leseur, constitue la prière par excellence (1). » Oui, sans aucun doute, parce qu'elle permet à l'amour de pénétrer en elle, et que l'amour la rend capable d'assumer la souffrance des autres dans un élan de fraternelle tendresse.

C'est là le visage que doit prendre notre souffrance, lorsqu'elle s'est résolument tournée vers Jésus-Christ, un visage de tendresse. Nous l'avons dit déjà et même ceux qui semblent vouloir la refuser aspirent à une tendresse humaine qui se penche, avec respect, intelligence et amour, sur leurs plaies les plus secrètes. Ne laissons jamais aux blessés de la vie, dont nous nous approchons, l'impression d'un amour théorique, abstrait, un peu distant; donnons-leur, en chrétiens, cette tendresse qui s'exprime ne fût-ce que dans un regard ou un sourire.

(1) *Ouvr. cité*, p. 45.

C'est si bon lorsqu'on souffre d'accueil et de tendresse que l'on sait être pour soi. Et c'est si bon de la donner.

L'existence offre parfois aux plus malheureux des heures de joie ou de bonheur que nous ne devons pas permettre à notre souffrance d'absorber. Ne croyons pas que, pour y réussir, nous devions nous efforcer de la refouler en marge de notre vie, comme si nous avions peur qu'elle ne pervertisse même nos petites joies. Je pense à une grande malade que j'ai vue souffrir longuement, ces dernières années, jusqu'au jour où elle a accédé à la vie triomphante dont nous venions nous parler ensemble. Elle avait eu l'instinct incomparable de mettre pleinement à profit sa vie que son existence si dépouillée lui avait laissée encore de joies familiales. Et pourtant, elle n'avait jamais eu la pensée de minimiser sa souffrance ou de refuser de la regarder en face. « Tu es au moins mal, notait-elle dans un dialogue avec une malade, si au lieu d'avoir peur de ta souffrance tu l'accueilles dans ta vie, non pas à son côté, mais tout entière en toi (1). » Je n'ai jamais eu à avoir jamais rencontré, dans un pays où le corps labouré par la souffrance, une âme qui rayonnait de tendresse. Pour elle la douleur avait pris un visage de lumière. Volontiers j'aurais-je appliqué cette parole de Lavelle :

Admirable liaison entre les deux être

(1) Maurice MICHEL, *Notes manuscrites*.

sont en nous, qui astreint l'un à accepter et à supporter toujours de nouvelles épreuves, afin que l'autre puisse les convertir en une source toujours nouvelle de paix et d'amour (1).

Peut-être convient-il d'indiquer ici qu'à mesure que notre souffrance se transfigure, la conviction s'approfondit en nous que Dieu est en elle et que, sans que nous puissions en préciser le *pourquoi* ni le *comment*, c'est de lui qu'elle vient? Un reflet de la paix de Dieu apparaît alors sur son visage. Nous pressentons ce que nous apportera la grâce de la sérénité, si nous persévérons à nous offrir. Et, par un paradoxe qu'il nous faut maintenant relever, notre souffrance nous devient une amie. L'admirable chrétienne, que je citais à l'instant, priait un jour : « Fais que j'aime toujours plus cette vie de souffrance illuminée d'espérance. Fais que j'aime ce désert créé par la maladie (2). » Oui, nous en venons, souvent par d'étranges chemins, à aimer notre souffrance, et nous désirons qu'elle soit aimée par Jésus-Christ : « Aimez mes souffrances Seigneur, priait Pascal, et que mes maux vous invitent à me visiter (3). » N'avons-nous pas le droit, d'ailleurs, nous souvenant de la parabole du jugement dernier où le Christ enseigne à ses disciples qu'il est présent en ceux dont la souffrance fait appel à notre amour, de croire

(1) Louis LAVELLE, *Quatre saints*, p. 151.

(2) Maurice MICHEL, *Notes manuscrites*.

(3) *Prière pour demander...*, X.

qu'à nous aussi sa présence est promise. Nous nous efforçons de vivre notre vie dans la foi et que, sur son visage, ce visage si différent, si tellement autre qu'au temps de notre jeunesse et de nos révoltes, il mettra la lumière de sa présence aimante et sainte? Le grand secret de la grâce, c'est de faire d'un chrétien qui souffre une présence éclairante de Jésus dans l'Église et dans le monde.

III

Ainsi se précisent les traits que doivent avoir pour les chrétiens que nous voulons imiter, pour ceux qui sont les témoins de notre vie, le visage de notre souffrance. Il en est un que nous devons regarder avec attention. Saint Paul l'a fixé en quelques mots qu'il adresse aux chrétiens de Colosses : « J'achève en vous ce qui manque aux souffrances du Christ par son corps qui est l'Église (1). »

L'interprétation de ce texte, unique dans les Écritures, n'est pas chose aisée.

Nous ne pouvons y trouver, évidemment, la moindre invitation à penser que les souffrances de saint Paul, ou celles des disciples, ou celles de nous-mêmes, aient jamais une valeur co-rédemptrice. Une telle pareille exégèse, qu'une certaine piété scolastique n'a pas hésité à adopter, est e-

(1) Colossiens 1, 24.

diction totale avec l'enseignement de l'apôtre. Le sacrifice unique et parfait a été offert par Jésus-Christ sur la Croix du Calvaire pour l'expiation de nos péchés et la rédemption du monde, et il n'y a rien à y ajouter.

De quelles souffrances, de quelles tribulations du Christ est-il ici question? Des tourments et des persécutions qu'il a endurés pendant sa vie terrestre? Ou des souffrances qu'il doit éprouver dans les membres de son corps... ou mieux, pour employer une belle formule de saint Augustin qui ne sépare pas la tête et les membres, de cette « passion totale du Christ, qui a souffert en tant qu'il est notre chef, et qui souffre encore dans ses membres, c'est-à-dire en nous (1)? » De nombreux exégètes modernes se rangent à la seconde interprétation qui leur paraît mettre « davantage en relief l'union des chrétiens entre eux et avec le Christ et la solidarité de leurs sacrifices pour le bien-être spirituel de toute l'Église (2) ».

Certains prétendent que, dans ce passage, saint Paul parle d'une vocation qui lui serait exclusivement personnelle. Je ne puis souscrire à leur opinion. Jamais l'apôtre n'a revendiqué un privilège pour ce qui touche à la vie religieuse, à la communion avec le Christ, à l'exigence de sainteté et d'amour. N'oublions pas

(1) P. HUBY, *Commentaire in loco dans Saint Paul, les Épîtres de la captivité*, pp. 49-50.

(2) *Ibid.*

qu'aussitôt après avoir affirmé son amour
 « connaître le Christ et la puissance de sa
 rection et la communion de ses souffrances »,
 exhorte les chrétiens de Philippiques à
 imitateurs » (1).

De grands blessés de la vie, comme
 Kamm, ont entrevu, à travers leur épreuve,
 mystérieuse vocation à souffrir pour les autres,
 à offrir leurs angoisses et leurs détresses
 les autres, et ont trouvé dans cette peine
 seulement un allègement à leurs peines.
 un motif nouveau d'aimer leur souffrance.
 sont là, toutefois, des expériences si inconnues,
 dirais volontiers si sacrées, que ceux qui
 vivent hésitent à en faire la confidence.
 cette raison, disait Adèle Kamm, qui
 garder jusqu'à aujourd'hui dans le repli
 profond de mon âme le secret de ma
 la souffrance » qui, à l'entendre, avait
 dans le « sentiment plus ou moins vague
 expiation obligatoire (2) ».

Le professeur Jean-Daniel Benoit
 citait tout à l'heure, a, me semble-t-il,
 le texte de saint Paul dans toute sa portée.

Il ne s'agit plus ici, écrit-il, de la rédemption
 elle-même, à jamais accomplie, mais de la
 a appelé « l'application » de la rédemption
 fait, sans la prédication et l'intercession.

(1) *Philippiens* 3 : 10, 17.

(2) Adèle KAMM, pp. 174, 175.

l'Église, sans la mission et tout le labeur de l'apostolat, l'œuvre du Christ, si parfaite et définitive qu'elle soit, demeure sans effet.

...C'est dans ce sens qu'il manque quelque chose, qui est cette fois la part de l'homme, à l'œuvre du Christ. Ainsi l'Église apporte le Christ aux hommes, le leur fait connaître... Elle est le corps par lequel il continue d'appeler de servir, d'aimer et de souffrir... Et c'est, dans l'histoire, la théorie ininterrompue des témoins, c'est-à-dire des martyrs, qui ajoutent leurs souffrances à celles du Christ afin que celles-ci aient leur plein effet (1).

Et les souffrances de saint Paul, et celles des chrétiens,

sont bien les souffrances du Christ de par cette vie profonde du chrétien en Christ et du Christ dans le chrétien. Ce qui manque à ses propres souffrances pour qu'elles aient leur pleine efficacité, le Christ continue à le souffrir dans le cœur et dans la chair de Paul, comme il continuera à le souffrir dans le cœur et dans la chair de tous ceux qui seront ses instruments pour le salut de leurs frères (2).

Qu'est-ce donc, en définitive, qui unit tous ceux qui souffrent en communion avec le Christ dans une immense solidarité où les douleurs offertes au Christ pour les membres de son corps deviennent intercession des uns pour

(1) *Ouvr. cité*, p. 102.

(2) *Ibid.*, pp. 103, 104.

les autres? C'est l'amour. Par tous les chemins nous sommes ramenés à cette grande vérité mise en lumière par saint Paul, que l'amour, appelé à devenir la réalité suprême dans la vie du disciple du Christ et qu'en dehors de l'amour tout se dissocie, se dessèche et se flétrit. « Sans l'amour, tout est là », s'écriait Adèle Kammerer.

Et à cette protestante, la catholique Marguerite Rivard, une « allongée » elle aussi, fait écho en disant : « Ce qui compte..., c'est l'amour dont nous aurons entouré nos frères. Nous n'avons jamais une défaillance dans l'amour, c'est notre tâche personnelle (2). »

Le jour où la toute jeune fille qui devait devenir sainte Thérèse de Lisieux, découvrit la splendeur de l'hymne à l'amour, chanté par saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens, elle nota :

Enfin j'ai trouvé le repos. Je compris que l'amour renfermait toutes les vocations. L'amour était tout, qu'il embrassait tous les temps et tous les lieux parce qu'il est éternel. Alors, dans l'excès de ma joie..., je me suis écriée : O Jésus, ma vocation, enfin j'ai trouvée : *ma vocation, c'est l'amour* (3).

Si nous laissons cette vocation, indistinctement offerte à tous les chrétiens, s'emparer

(1) *Ouvr. cité*, p. 92.

(2) *Le message d'une allongée; Marguerite Rivard*, p. 31.

(3) *Histoire d'une âme*, p. 170.

nous, ne croyez-vous pas que nous nous sentirions liés les uns aux autres, nous tous qu'a frappés la douleur, par la joie « d'achever ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église? »

Le mot de *joie* est, à trois reprises, venu sur mes lèvres, non seulement parce qu'Adèle Kamm et sainte Thérèse de Lisieux l'y ont en quelque sorte déposé, mais aussi parce qu'il y monte des profondeurs de mon propre cœur. Comment ne nous arrêterions-nous pas à ce dernier trait du nouveau visage de notre souffrance : il rayonne la joie?

Vous avouerais-je que j'hésitais à prononcer ici ce mot? Je redoutais de froisser, si peu que ce fût, des cœurs meurtris. Mais, ce mot, le Christ lui-même et ses apôtres me commandent de vous le faire entendre, sans parler de tous les témoins de Dieu dans l'Ancienne Alliance, qui ont chanté leur allégresse au sein de la douleur.

« Votre tristesse se changera en joie, annonce Jésus à ses disciples au moment d'entrer lui-même dans la nuit de l'angoisse, et nul ne vous ravira votre joie (1). » Saint Jacques, quelques années plus tard, écrit aux fidèles des premières communautés chrétiennes : « Considérez comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves qui vous surviennent (2). » Et l'apôtre Pierre

(1) *Jean* 16 : 20, 22.

(2) *Jacques* 1 : 2.

les exhorte à se réjouir dans la mesure où ils ont part aux souffrances du Christ. C'est saint Paul, cependant, lui dont le corps est couvert de blessures, dresse à l'âge apostolique comme le champion de la joie. Ses Églises, qui lui causent de si grandes déceptions, sont néanmoins sa joie. Sa grande joie (3). Mais jamais il n'est lassé de dire : « Rendez ma joie parfaite », écrit-il aux Philippiens (4). Et il ne se lasse pas de leur dire : « Soyez joyeux dans le Seigneur; je ne m'ennuie pas de vous répéter la même chose et pour vous c'est plus sûr... Soyez toujours joyeux dans le Seigneur. Je le répète toujours (5). » A cet ordre les chrétiens sont invités de se conformer dans la souffrance. Quand il est possible d'y obéir, saint Paul en est la preuve vivante : « On nous regarde comme atteints de folie et nous sommes toujours joyeux (6) », écrit-il à l'Église de Corinthe. Et il ajoute cette définition qui nous met au cœur du paradoxe de la vie chrétienne : « Je suis comblé de joie au milieu de toutes nos tribulations (7). » Lisons dans les Actes qu'avec son compagnon Silas, nous l'entendons chanter dans la prison de Ph

(1) I Pierre 4 : 13.

(2) I Thessaloniens 2 : 20.

(3) Philippiens 4 : 10.

(4) Philippiens 2 : 2.

(5) Philippiens 3 : 1 : 4 : 4.

(6) II Corinthiens 6 : 10.

(7) II Corinthiens 7 : 10.

alors que ses pieds sont serrés dans des entraves (1), ne sont-ils pas la signature de sa souffrance à cette affirmation?

Il me semble qu'une dimension nouvelle est ainsi ajoutée au monde où vivent, et où savent qu'ils doivent vivre, les disciples du Christ : et c'est la joie qui jaillit de la certitude que le Christ est le Seigneur de gloire et que rien ne peut les empêcher, s'ils lui sont fidèles, de croître dans sa communion, en attendant le jour où leur espérance chrétienne s'accomplira pour l'éternité.

Votre monde à vous, mes frères et mes sœurs qui souffrez, de quelque nom que s'appelle votre souffrance, a-t-il reçu cette nouvelle dimension? Pourquoi n'en serait-il pas pour nous comme pour Adèle Kamm dont nous recueillerons encore ces paroles :

Si vous saviez comme je me sens de nouveau heureuse et libre, libre et reconnaissante de cette maladie qui m'a fait connaître le vrai, le pur bonheur ! Et je puis dire que ma vie a été, par cette épreuve, la plus heureuse de celles que je connaisse... (2)

Et elle disait aussi : « Pour moi, vivre ou mourir sont une même joie (3). » Par la transfiguration de la souffrance la mort elle-même change de visage.

(1) *Actes* 16 : 24.

(2) *Ouvr. cité*, p. 153.

(3) *Ibid.*, p. 81.

De ces sommets, où Dieu élève lui-même ceux qui, dans l'amour, veulent vivre pour lui, « la joie parfaite, nous fait partager la souffrance. Dieu aime l'humanité, les supporte et y consent, mais il aime qu'elle les surpasse et les transfigure (1).

Ne croyez pas, cependant que le visage de notre souffrance, même tourné vers le Christ, soit toujours éclairé de sa lumière. Je vous tromperais si je ne vous disais que « non seulement la souffrance demeure avec ses contraintes, ses angoisses, ses misères, ses servitudes et ses larmes, mais les chrétiens qui veulent le plus fermement que leur souffrance soit transfigurée par leur communion avec Jésus-Christ sont appelés parfois à traverser des déserts arides et à marcher dans d'épaisses ténèbres. Ce sont des heures, des jours, des années où Dieu se tait, où Dieu est lointain, où on ne peut que prier avec le psalmiste : « Mon âme a soif de toi, ma chair soupire après toi sur une terre aride, desséchée et sans eau (2).

Mais peut-être est-ce là l'épreuve décisive de notre foi. C'est alors qu'appuyés sur les grâces reçues dans le passé, au souvenir de ce que Dieu nous a donné dans notre souffrance, nous devons persévérer, nous cramponner aux promesses de Jésus-Christ, marcher par

(1) *Ouvr. cité*, p. 77.

(2) *Psaumes* 63 : 2.

dans l'obscurité, totalement privés de toute grâce sensible, vouloir quand même et toujours glorifier Dieu — ce Dieu absent — par notre fidélité et notre amour.

Ne perdons pas courage, mes frères et mes sœurs. Ne nous laissons jamais de vivre avec notre souffrance aussi près que possible de la Croix de Jésus-Christ. Car c'est là que la grande clarté de la résurrection finit toujours par dissiper les ténèbres de nos douleurs. Et c'est là, toujours que nous entendons de nouveau la promesse avec quoi nous reprendrons notre chemin : « Votre tristesse sera changée en joie et nul ne vous ravira votre joie ! »

L'heure est venue de nous séparer. Nous devons encore, au jour du Vendredi-saint, nous retrouver au Calvaire, mais ce n'est pas moins aujourd'hui la fin de ce Carême. Comment vous exprimer l'émotion éprouvée, semaine après semaine, à vivre dans la communion de vos souffrances ? Beaucoup de choses auraient dû être dites, que, faute de temps, j'ai dû taire. Et pourtant ne vous semble-t-il pas que nous voyons mieux aujourd'hui ce que, par notre souffrance, Dieu veut accomplir dans notre vie ? Que Lui seul en soit remercié !

VII

LA SOUFFRANCE DE LA CROIX (1)

Celui qui n'avait pas connu le péché, Il l'a fait péché pour nous, afin qu'en lui nous devenions justice de Dieu.

II *Corinthiens* 5 : 21.

Toutes les Églises chrétiennes, dans la diversité de leurs liturgies, contemplant aujourd'hui la Croix sur laquelle le Christ s'enfonce peu à peu dans la mort. N'est-ce pas là d'ailleurs un signe émouvant de l'unité fondamentale en laquelle prient et adorent, à quelque confession qu'ils appartiennent, tous les disciples de Jésus-Christ? Déjà, lorsque nous avons écouté l'apôtre Paul appelant les chrétiens à communier aux souffrances de leur Seigneur, nous avons essayé de participer en quelque mesure à la souffrance de la Croix. Mais

(1) Méditation prononcée le jour du Vendredi-Saint, 8 avril 1955.

ce n'est pas à nous que nous devons jeter le regard aujourd'hui, tout au moins pour l'instant. C'est à Celui que l'on vient de clouer à la croix de Golgotha. Voulez-vous que, sans crainte de nous répéter peut-être, nous nous efforçons devant Jésus qui meurt, d'atteindre au cœur de sa souffrance?

I

Un fait, à quoi nous ne pensons pas toujours, émeut profondément les lecteurs attentifs des récits de la Passion : Jésus vit sa souffrance au milieu de gens qui n'en comprennent ni l'intensité ni la signification. Regardons d'un peu près.

Une triple exécution capitale a toujours attiré les amateurs de spectacles violents. Je me rappelle le sentiment d'horreur éprouvé qu'un matin, à l'aube — c'était peu avant la première guerre — de la chambre que j'occupais alors à la Maison des Missions du boulevard Arago, j'ai entendu la rumeur de la foule qui se hâtait vers le lieu où, à 300 mètres du Calvaire, trois ou quatre criminels allaient être livrés au bourreau. L'Évangile nous montre une grande foule faisant cortège aux trois condamnés. Les soldats romains menaient au Calvaire. Qu'il y eût là des curieux, qui se trouvent toujours où il y a quelque chose à voir, ce n'est pas contestable. Ni eux ni les soldats n'

souciaient guère de ce que pensaient ou enduraient les crucifiés. Le partage de leurs dépouilles préoccupait davantage les hommes du service d'ordre que les gémissements et les cris arrachés aux suppliciés par leurs atroces douleurs. Le supplice de la Croix était, dit Cicéron, le plus cruel et le plus hideux des supplices. Au dire des historiens de l'époque, la lente agonie, qui durait parfois plusieurs jours, était accompagnée d'une véritable torture. Et c'est de cela que se repaissaient les badauds au Calvaire.

Jésus donnait sa vie pour eux, sans qu'ils s'en doutent. Comment eût-il souffert de leur insouciance ou de leur curiosité? Plus encore que les prêtres et les chefs du peuple et les autorités romaines, ils ne savent ce qu'ils font. Et la prière de Jésus les enveloppe en même temps que ceux pour qui sa mort est *une* victoire. « Père, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font (1). » Pour ses ennemis, qui si longtemps ont guetté l'occasion de se débarrasser de *lui*, son exécution est un triomphe. Mais Jésus souffre pour eux, les chefs religieux du peuple messianique, qui ont voulu la mort de celui que Dieu a envoyé comme le Messie! Il les aime, alors qu'il souffre par eux, et ils ne savent pas qu'il souffre pour eux! Et son amour, fidèle jusqu'au seuil de la mort, appelle sur eux le pardon du Père.

(1) *Luc 23 : 34.*

Pense-t-il aussi à ses disciples en priant sur la Croix? Où sont-ils à cette heure? Où est là, soutenant la Mère des douleurs Marie-Madeleine. Mais Pierre et les autres connaissent-ils de sa souffrance? Si vraisemblablement ils sont là, à l'écart, comme permettent de supposer quelques mots de l'évangile regardant de loin leur Maître bien-aimé, la douleur de son supplice ne peut que les bouleverser jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Mais sont-ils pas plus troublés encore en pensant à la souffrance que cause à Jésus leur lâcheté, enfin, à Gethsémané, en dépit de leurs prières, ils l'ont abandonné et se sont enfuyés. Où? Pierre s'est faufilé dans la cour du grand prêtre... Le regard de Jésus, après son agonie, lui a révélé une souffrance qu'aucun pardon ne pourra jamais lui faire oublier. Maintenant ils sont là, guettant de loin les contractions de la face, les soubresauts de la chair, les signes de l'horrible soif, essayant de saisir quelques paroles. Ils pensent sans cesse que Jésus souffre de la débâcle de son espoir — car enfin n'est-ce pas la faillite d'une grande espérance? — qu'il souffre de son inévitable condamnation, qu'il souffre de tout son être transpercé par la douleur, et que, si jeune encore, il souffre de devoir mourir. Mais se rappellent-ils et surtout s'approprient-ils les mots enten-

dans la chambre haute : « mon corps rompu pour vous... mon sang versé pour vous »? Et, le voyant mourir, se disent-ils que c'est pour eux et pour tous les autres qu'il donne sa vie, et que sa mort est leur salut? En toute vérité je ne le crois pas. Les ténèbres qui peu à peu s'étendent sur Jérusalem ne sont pas plus épaisses que l'obscurité qui pénètre leur esprit et leur cœur et leur dérobe le sens profond de sa souffrance.

Tout près de la Croix, Maria, femme de Cléopas et Marie-Madeleine et Jean entourent la Mère de Jésus. Elle sait, elle, que « l'épée qui transperce son âme » déchire aussi l'âme de son Fils, et la souffrance qu'il éprouve pour sa Mère est pour elle une immense douleur. Du passé déjà lointain, tandis qu'elle vit minute par minute l'agonie qui, tout près d'elle, comme au-dessus d'elle, va vers sa fin, remonte à sa mémoire la salutation angélique : « Je te salue, toi qui as été comblée de grâces... » Pressent-elle qu'en arrière de tout ce que son regard rencontre d'horrible et de déchirant c'est le salut du monde qui s'accomplit? Nous ne savons pas ce qu'a pu saisir l'intuition de Marie, ni ce que le Saint-Esprit a révélé à son cœur labouré par l'épreuve. L'Évangile, ici, garde le silence, et nous devons nous taire. Ce qui doit être dit cependant c'est que, parmi les témoins de la souffrance de la Croix, nul n'a pénétré en elle plus loin que sa Mère. Mais personne ne pouvait en découvrir le

fond, parce que ce fond ne devait être dévot que par la Résurrection.

II

Y pensez-vous parfois? Chaque année, un jour comme celui-ci, nous relisons ou nous entendons relire l'Évangile du Vendredi-saint. Ah! nous ne sommes pas au milieu de gens qui ricanent ou qui pleurent, qui blasphèment ou qui frappent la poitrine. Nous n'entendons pas les cris des suppliciés ni les injures de la populace. Nous ne sentons pas l'odeur de ce mélange de sueur et de sang. Nous sommes paisiblement assis sur les bancs d'une église ou dans un fauteuil de notre chambre, et rien ne trouble notre recueillement. Comme nous sommes loin de la réalité, de la réalité douloureuse, bruyante et sale du premier Vendredi-saint! Et pourtant nous pouvons, nous, connaître la souffrance de la Croix, communier à la souffrance du Christ, donnant sa vie sur le Calvaire, beaucoup plus profondément que les témoins mêmes de son agonie et de sa mort.

Pourquoi cela? Précisément parce que la Croix se montre à nous dans la lumière de Pâques. Pierre, Jacques et Jean et Marie, tous les autres ont vu la Croix enveloppée dans les ténèbres avant la résurrection. Mais dès le jour de Pâques, ils l'ont regardée tout éclairée par la victoire du Ressuscité. Et nous, comme toi

les disciples du Christ depuis lors, nous contemplons la Croix à jamais liée à la Résurrection. La mort du Christ ne nous apparaît plus que transfigurée par sa victoire. Et lorsque, le vendredi-saint, nous nous transportons en esprit au Calvaire pour être près de notre Sauveur dans son agonie et dans sa mort, rien ne peut arracher de nos cœurs la certitude que l'homme qui expire sur la Croix est le Ressuscité de Pâques qui vit aux siècles des siècles.

Dans la lumière de la Résurrection, le Saint-Esprit révèle à Pierre, à Jean, à Paul surtout la vérité de la Croix. Dieu au matin de Pâques, a mis son sceau sur le sacrifice du Calvaire. Leurs doutes, leurs angoisses sont chassés par la certitude que Dieu a ressuscité son Fils et qu'en mourant sur la Croix Jésus a été fidèle à la volonté de son Père. Les paroles si souvent entendues : « Il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour » (1) se présentent à leur esprit, maintenant, éclairées dans leur profondeur par la lumière de Pâques. Et la page du livre d'Ésaïe montrant le Serviteur de l'Éternel « meurtri à cause de nos péchés, brisé pour nos iniquités (2) », s'imposa à leur méditation comme l'annonce prophétique, non seule-

(1) *Matthieu* 16 : 21.

(2) *Ésaïe*, 53.

ment de la souffrance de la Croix, mais de sa valeur rédemptrice. Un saint Paul, terrassé par le Christ vivant sur le chemin de Damas ne peut plus détacher sa pensée de ce crucifié que la loi de Moïse l'avait obligé jusqu'alors à considérer comme un maudit. — Maudit soit quiconque est pendu au bois (1) — et qui vient de se manifester à lui comme le Seigneur de gloire. Sa réflexion théologique, à quoi son expérience religieuse et les livres saints d'Israël donnent un aliment toujours nouveau, embrasse peu à peu la mort du Christ et tout ce qui l'a précédée dans l'éternité, aussi bien que la victoire du Christ au matin de Pâques et tout ce qui la suivra dans l'éternité.

Oui, le Christ est mort comme un maudit. Mais maudit pour qui? *Pour nous*. Voilà ce que Paul et les autres apôtres apprennent de la contemplation de la Croix qu'embrase la grandeur et la clarté de la Résurrection. « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, peut alors s'écrier l'Apôtre, en assumant à notre place cette malédiction, selon ce qui est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois (2). » Et, dans cette vision du Crucifié du Calvaire, il découvre la dernière souffrance de la Croix.

Faut-il essayer de redire ce qu'elle a été? Les paroles humaines ne sont jamais ici que balbu-

(1) Deutéronome 21 : 23.

(2) Galates 3 : 13.

tiements. Comment, cependant, ne pas voir que Jésus l'a soufferte dans la plus affreuse solitude? Oui, le cœur de sa Mère bat à l'unisson du sien, soutenu par deux ou trois fidèles. Mais les autres? les chers compagnons de son ministère? Et les prêtres? et la foule? Aucun d'eux ne se dit : « C'est pour moi que ce crucifié souffre, c'est sa vie qu'il donne pour moi, pour que je sois sauvé. » Et la souffrance suprême de la Croix s'augmente de la souffrance d'être totalement seul à savoir pourquoi, pour qui est offert ce sacrifice.

La souffrance suprême! Déjà crucifié, Jésus sait que son Père est tout proche. S'il lui demande de pardonner à ses ennemis, et sans doute aussi à ses amis « qui ne savent ce qu'ils font », c'est qu'il se sent enveloppé par la présence du Père. Quelle force il reçoit d'elle, et quelle consolation!

Et tout à coup la face du Père se voile et se dérobe. Un vide horrible se creuse dans le cœur filial de Jésus. A-t-il, comme tant de meurtris de l'existence, l'impression d'une chute verticale dans un trou de ténèbres? Le Père n'est plus là. Il n'y a plus qu'une absence. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Rejeté des hommes, est-il aussi rejeté de Dieu? Mais n'est-ce pas là l'achèvement de l'œuvre maudite que le péché accomplit au cœur de ses esclaves, de ceux qui ne veulent pas de délivrance, ni d'amour, ni de pardon. Seul, seul avec soi-même,

dans ce vide où, n'ayant jamais cherché et vu que soi-même, on ne trouve que soi-même.

Achèvement du péché auquel, répondant à une mystérieuse vocation de son Père, le Christ parvient par l'achèvement de son amour ! C'est là le fond de la coupe devant laquelle il recule à Gethsémané, c'est là la souffrance rédemptrice de « celui qui, n'ayant pas connu le péché, a été fait péché pour nous », et a subi le châtiment du péché pour que, nous unissant à lui par la foi, nous soyons revêtus de sa justice et puissions recevoir de Dieu le pardon et la vie.

Les grands témoins de l'âge apostolique sont unanimes à proclamer que, sur la Croix du Calvaire, le Christ a donné sa vie pour notre salut. Saint Paul saisit toutes les occasions pour rappeler que « le Christ s'est donné lui-même pour nos péchés (1) ». Saint Pierre n'hésite pas à enseigner aux fidèles qu'en souffrant pour eux le Christ leur a laissé un exemple, lui qui, dit-il, « a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois (2) ». Saint Jean déclare que « Jésus-Christ le juste est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier (3) ». Et l'auteur de l'épître aux Hébreux, rappelle que « le Christ s'est offert une fois pour port

(1) *Galates* 1 : 4.

(2) *Pierre* 2 : 21, 24.

(3) *I Jean* 2 : 2.

les péchés de beaucoup d'hommes », le montre entrant dans le lieu très saint, une fois pour toutes, après avoir donné son propre sang (1).

Je sais bien qu'il serait facile de marquer les divergences d'interprétation qui séparent, quant au sacrifice accompli sur le Calvaire, les apôtres que je viens de citer. Et il serait tout aussi facile, à travers toute l'histoire de la théologie chrétienne de saint Augustin à Karl Barth, en passant par saint Bernard, saint Anselme de Cantorbery, et saint Thomas d'Aquin, Luther, Calvin et Wesley, de montrer qu'en formulant la doctrine de la Rédemption, les grands docteurs de l'Église ont été influencés par telle ou telle philosophie qui leur était contemporaine. Nous n'avons pas à le faire ici. Ce que, par contre, il faut souligner avec force, c'est que la réflexion théologique de l'Église, devant le mystère de la souffrance sainte, n'a jamais cessé, si j'ose dire, d'indiquer du doigt le Crucifié de Golgotha en répétant inlassablement la parole prophétique de Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (2). » Et ce qu'il importe aussi de mettre en pleine lumière, c'est qu'à travers des formules dont le caractère juridique nous déconcerte parfois, le Saint-Esprit qui, seul, atteste en nous la vérité de l'enseignement révélé, nous donne la vision

(1) *Hébreux* 9 : 27, 12.

(2) *Jean* 1 : 29.

éblouissante de l'amour toujours premier Dieu qui, par l'incarnation, la rédemption la Résurrection, veut sauver les hommes perdus pour que, libérés du péché, ils deviennent, dans la foi en Jésus-Christ ses fils et ses filles pour le temps et pour l'éternité.

L'apôtre Paul parle quelque part de la folie de la Croix (1). C'est d'une folie d'amour qu'il s'agit, d'un amour dont on ne peut vraiment approcher, ou par quoi l'on ne peut se laisser approcher sans être brûlé par lui comme le voisinage d'un foyer incandescent. C'est cet amour qui a voulu que la Parole éternelle devienne chair en Jésus de Nazareth. C'est cet amour qui a conduit le Christ jusqu'à Gethsémani et au Calvaire. C'est cet amour qui lui a donné la force de traverser, sur la Croix, les souffrances de l'enfer en acceptant de se sentir abandonné par Dieu.

L'amour, qui a donné le Fils unique pour arracher les hommes pécheurs à la perdition et les conduire à la vie éternelle (2), n'obéit pas aux caprices. Il tend de toute sa force vers un but. Si celui qui n'a pas connu le péché a été fait pécheur, comme nous l'enseigne saint Paul, c'est pour que « nous devenions en lui justice devant Dieu », pour que la justice que Dieu donne s'instaure dans notre vie, pour que, par la grâ-

(1) *Corinthiens* 1 : 18, 23.

(2) *Jean* 3 : 16.

qu'Il accorde à ses enfants, nous accomplissons, dans une filiale obéissance, ce qu'Il nous révèle comme sa volonté à notre égard. Oui, l'amour qui s'est jeté dans la grande aventure du salut de l'homme et du monde, l'amour, vaincu en apparence au Calvaire, mais en réalité vainqueur, n'a d'autre but et ne veut d'autre achèvement que notre accession à la vie pure, aimante et sainte que le Christ attend de ses disciples et que, seul, il peut les rendre capables de vivre.

N'est-ce pas, en définitive, une question toute personnelle qui est posée à chacun de nous? Quelle est notre réponse, à nous chrétiens, à l'amour qui se donne dans la souffrance de la Croix? Le drame du Calvaire nous restera-t-il extérieur, et donc étranger? Ou, nous rappelant que notre baptême nous a à jamais liés à la Croix du Sauveur, consentirons-nous enfin à ce que, « notre vieil homme ayant été crucifié avec lui (1) », notre vie de chaque jour manifeste aux yeux de tous que « nous sommes unis au Christ par une résurrection semblable à la sienne (2) », et que désormais nous vivons en lui et pour lui?

Que Dieu nous aide, vous et moi, à lui offrir la seule réponse que son amour espère, que son amour attende, et que son amour rende possible :

(1) *Romains* 6 : 6.

(2) *Romains* : 6 : 5.

notre pauvre et faible et si fragile amour demandant de lui donner assez de force et de persévérance, de fidélité, pour que nous le témoignions dans notre vie de chaque jour, s'il nous y appelle, dans la souffrance et devant la mort ! Et que la joie de Pâques, mettant sa clarté dans nos cœurs et sur nos chemins, maintienne en nous, même dans l'épreuve, la paix et l'assurance que nous sommes en marche, ensemble vers la gloire éternelle !

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	5
Le mystère de la souffrance	7
La souffrance du chrétien	29
Le combat de la souffrance	49
Le chrétien et la souffrance d'autrui . .	71
La communion aux souffrances du Christ.	93
La transfiguration de la souffrance. . .	117
La souffrance de la croix	141

IMP. BERGER-LEVRAULT,
NANCY-N° 110537-6-1955
DÉPOT LÉGAL : 3^e TRIM. 1955
